

**Commissaire
Liberty - 06 -
Vacances
merveilleuses**

Majan, Raphaël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



LI
N

LE CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan
**VACANCES
MERVEILLEUSES**



PROJE

Question sexe, tout le monde connaît le mois d'août. Si bien que des considérations strictement personnelles entravent les enquêtes et les assassinats du commissaire pendant ses congés estivaux. Il se livre à des copulations inédites tout en faisant en sorte que ce ne soit pas les autres qui profitent de ses vacances à lui en restant séduisants et vivants. Siroter un martini ou une partie de golf miniature ne sont pas seulement de reposantes distractions : ça peut aussi se révéler d'efficaces préliminaires à d'originaux assassinats.

Raphaël Majan est né en 1963 à Saint-Sébastien.
Fonctionnaire, il a travaillé au ministère de l'Intérieur.

Raphaël Majan



N

E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

VACANCES MERVEILLEUSES

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

Vendredi 6 août 2004, comme tout le monde a droit à des vacances, il n'y a pas de raison que le commissaire Wallance s'en prive. De toute façon, il s'ennuie au bureau : son fidèle Lavraut est déjà en Bretagne avec Martine et les enfants, Fagis est parti au Sénégal en famille, la belle Nathalie Malicorne est dans sa Guadeloupe natale et le divisionnaire Gou feint de travailler encore mais ne fait que de rares apparitions au bureau, ne déclarant cependant aucun jour de vacances, aux dépens du contribuable, tout en passant le plus clair de ses journées, pour ses nuits il fait comme il veut, dans le lit apparemment aussi accueillant que confortable de sa dernière conquête. Ce n'est pas que ses collègues, supérieurs ou subordonnés, soient d'une grande utilité au commissaire, mais il y est habitué, à la longue, le travail est quand même différent en leur absence. Il a réservé une semaine, du samedi 7 août quatorze heures au samedi 14 midi, à la résidence du club Vacances merveilleuses à Évian. Une petite cure ne pourra que rendre ces congés encore plus réussis.

Il ne sort pas trop tard du bureau ce vendredi, son dernier jour de travail, pour aller chercher les billets et tout à l'agence près de chez lui. Il y a la queue. Au bout d'une demi-heure, on en arrive au monsieur devant lui qui n'est plus d'accord sur le prix alors que lui aussi part demain, ce sont des contestations sans fin. Wallance, qui a peur que l'agence ferme avant qu'il ait pu retirer les documents dont il a absolument besoin, finit par se mêler.

– Si vous ne voulez plus partir là-bas, partez d'ici, dit-il au mécontent.

– Imbécile, lui dit le vieil homme. Vous croyez qu'ils vont vous faire un rabais ? Vous auriez plutôt intérêt à vous solidariser avec moi qu'avec eux. On est collègues, entre clients.

Le commissaire n'a pas pour habitude de tolérer qu'on lui parle sur ce ton mais s'il commence à tuer tout le monde, ce ne sont plus des vacances. Il ravale sa rage, comme s'il n'était pas policier, admettant en outre que le vieux n'a pas tort, à part pour l'insulte préliminaire. La responsable de l'agence est alertée et, en échange de la cessation du scandale naissant, offre cinquante pour cent de la ristourne espérée au vieux mécontent qui s'en satisfait.

C'est au tour de Wallance de récupérer ses billets de train et sa réservation d'hôtel. On les lui remet, il vérifie pour le principe, heureux d'être un client modèle qui aura permis à la queue d'avancer rapidement.

– Merci, c'est parfait, dit-il. Et même mieux que ça : j'avais demandé une chambre simple et vous m'offrez une double pour le même prix.

– Ah oui, monsieur, je suis désolée, dit, en revenant sur ses pas, la responsable de l'agence qui regagnait son bureau de chef solitaire après avoir coûteusement

amadoué le vieux. Il y a eu un surbooking dont nous ne sommes aucunement responsables, il faudra que vous partagiez votre chambre avec un autre célibataire. C'est ça ou être remboursé et ne pas partir du tout, ajoute-t-elle sèchement pour que le mauvais exemple du mécontent précédent n'incite pas ce client-ci à faire également des histoires afin de récupérer quelques roupies et gâcher le temps et la bonne humeur à tout le monde.

– Comment ça ? dit Wallance, remarquant que, en stricte légalité, ses vacances ne commencent que demain samedi et que rien ne s'oppose peut-être à ce qu'il tue les incompetents sans entacher pour autant ses congés d'assassinat.

– C'est comme ça, dit la responsable. En manière d'excuse, comme geste commercial, nous vous offrons un bon de dix euros quotidiens, soixante-dix euros au total ce n'est pas rien, à valoir sur vos dépenses au bar de la résidence. En tenant compte du fait que le petit-déjeuner est déjà compris dans le forfait.

Le commissaire hésite à faire un scandale pendant que la jeune femme rédige le bon mais la seule perspective des vacances l'a déjà amolli, il ne sait pas où aller s'il ne part plus pour Évian et se voit mal retourner au bureau lundi après y avoir fait ses adieux pour y recueillir des sarcasmes hypocritement apitoyés de subordonnés, il n'a aucune autre arme sur lui que celle de service, l'agence regorge de témoins, il cède. Et puis soixante-dix euros, ça en fait, des martinis.

Samedi 7 août 2004, à huit heures trente-neuf, il est gare de Lyon avec son sac de voyage pour prendre le TGV 6507 de huit heures cinquante-quatre. À huit heures quarante-quatre, il a trouvé la voie et s'assied à sa place réservée qui est un couloir et pas du tout une fenêtre. Le train sera complet. À huit heures cinquante, un petit garçon le fait lever pour s'asseoir à côté de lui avec une femme qui semble sa grand-mère assise fenêtre aussi, au rang derrière. Le gamin se retourne, excédant sa place réservée en empiétant sur celle de Wallance, pour continuer à parler à la vieille femme en gesticulant. Celle-ci demande à son propre voisin, un quinquagénaire rougeaud qui a déjà sorti d'un balluchon une bouteille de rouge et un saucisson beurre, s'il veut bien changer de place avec son petit-fils pour qu'il soit à côté d'elle. Le type se penche par dessus son siège pour regarder le commissaire et refuse en disant :

– Non, désolé. La binette du voisin de devant ne me revient pas.

La grand-mère, mal à l'aise, fait pour la forme la même demande à Wallance. Ce n'est pas la faute du commissaire si elle s'y est prise trop tard pour avoir deux places ensemble, il n'a pas envie de se retrouver à côté d'un grossier personnage, il refuse aussi.

– Je suis comme vous. Moi non plus, je n'ai pas envie d'être assis à côté de ce « monsieur », dit-il en feignant pour se venger de croire que c'est la personnalité du voisin qui donne envie à la grand-mère d'opérer un changement et non la simple proximité souhaitée avec l'enfant, et mettant des guillemets à monsieur pour manifester n'avoir aucun lien anthropologique vraisemblable avec un tel être qui boit et qui mange, et si peu physiognomoniste.

Le train part à huit heures cinquante-quatre, réglementairement mais dans une ambiance tendue.

Le petit garçon s'appelle Adrien. Le commissaire n'a certes pas pour habitude d'écouter les conversations de ses voisins, déjà qu'il n'écoute pas ses propres interlocuteurs, le prénom lui entre cependant dans la tête à force d'entendre la vieille femme dire « Ne dérange pas le monsieur, Adrien, mon chéri », « Ne donne pas de coups de coude au monsieur, Adrien, mon chéri », « Ne marche pas sur la manche du monsieur, Adrien, mon chéri » (car il s'est mis debout pour parler face à face à sa grand-mère), « Ne postillonne pas sur le monsieur, Adrien, mon chéri », « Assieds-toi correctement, Adrien, mon chéri, sinon tu vas encore vomir ». Si elle avait la main aussi leste que la langue, son chéri n'empêcherait plus Wallance de lire, mais elle est plus bavarde qu'efficace.

– Excusez-nous, dit la grand-mère au commissaire, l'obligeant à tourner la tête en arrière par politesse, les torticolis ne viennent pas autrement. Il n'a que six ans.

Six paires de claques lui feraient le plus grand bien, écrira avoir pensé Wallance dans un carnet en ma possession sans le dire cependant, respectueux des convictions pédagogiques de chacun et moins à même de faire la loi, hors service, dans un train ouvert à tous les citoyens qu'en pleine heure ouvrable à son bureau.

– Presque sept, dit Adrien au commissaire qui l'enregistre si jamais une ouverture se présente pour les paires de baffes.

Le gamin ne cesse de se lever et de se rasseoir pour aller faire pipi ou courir dans l'allée centrale, dérangeant Wallance à chaque fois en l'obligeant à se lever ou le rouant, maladroitement ou adroitement, de coups de pied dans les mollets quand le commissaire reste paresseusement assis. La grand-mère ne propose pas d'échanger les places couloir contre ses places fenêtre, bien française dans son avidité à réclamer comme un dû une générosité dont elle se montre elle-même avare.

À dix heures quarante-cinq, la SNCF annonce l'arrivée en gare de Bellegarde à dix heures cinquante-trois, les passagers des voitures 1 à 10 continuent dans le même train, ceux des voitures 11 à 20 ont une correspondance pour Évian-les-Bains, entre autres, TER 17605, à treize heures quarante-six.

– Comment ça ? dit tout haut le commissaire qui, impuissant à lire dans les circonstances qu'on lui concocte, en est réduit à devoir écouter pour moins s'ennuyer.

Il est dans la voiture 20.

– C'est rageant, hein ? dit la grand-mère. Vous aussi, vous allez à Évian ? Une heure cinquante-trois de changement à Bellegarde alors que si juste je m'y étais prise plus tôt on pouvait rester dans les bons wagons et on arrivait à treize heures vingt-six au lieu de quinze heures.

Ils auraient pu le prévenir, à l'agence. Non seulement il ne revoyagera jamais avec eux mais le commissaire envisage d'y faire une petite descente, à son retour à Paris, quand il sera de nouveau en fonction. Il se lève pour faire quelques pas, histoire de passer son énervement. Dans l'espace entre deux wagons, il tombe sur un contrôleur et lui raconte sa situation, demandant s'il peut intégrer une voiture de tête.

– Impossible, tout est complet.

Il n'y a pas de communication entre les voitures 10 et 11, et on exigera de voir la réservation pour laisser monter quelqu'un dans les wagons qui continuent vers Évian si jamais Wallance essaie d'entrer quand même, quitte à voyager debout.

– Je suis commissaire de police, dit-il.

– Impossible, tout est complet, répète le contrôleur qui est le seul des deux à porter l'uniforme, ce qui se ressent dans son ton.

Qu'un simple employé de la SNCF prétende, au moins par sa conduite, être plus gradé que lui enflamme Wallance d'indignation. Il ne se départit jamais de son revolver de service, la situation montre comme il a raison, et il a un instant l'idée de s'en saisir pour abattre l'insolent sur place, personne ne les voit et le vacarme de la balle se perdrait dans celui du train. Mais peut-être qu'on les voit, quand même, et l'assassinat, même si tout tourne au mieux, apaisera ses nerfs sans lui faire gagner une minute, et, surtout, c'est une drôle de façon de commencer ses vacances que de tuer avant même d'être arrivé à la résidence.

– Vous avez de la chance que je sois en congé, dit-il au contrôleur.

Ce que Vacances merveilleuses appelle sa résidence est un parc assez vaste dans lequel sont bâtis pléthore de petits pavillons plutôt bien faits, on en a pour son argent. Son colocataire pour la semaine est un beau et frêle garçon de vingt-deux ans, Kevin Rocamadour, sympathique. Ils ont chacun leur chambre, plus un salon commun. Il n'en reste pas moins que, même si le commissaire n'a encore aucun assassinat en tête, partager son logement est handicapant, d'autant qu'un si jeune homme est le genre de personne à se faire des amis durant ses vacances, avec tout ce que ça implique contre le goût pour la solitude de Wallance. Lui-même ne pourra d'ailleurs faire autrement qu'entretenir certaines relations avec des vacanciers ou curistes. Et Kevin Rocamadour a sa collection de CD, écoutant *Madame Butterfly* de Puccini, sur son discman mais on entend quand même, lorsque le commissaire entre dans le pavillon, ce qui est mieux que de la techno mais n'évoque cependant pas de bons souvenirs à Wallance¹. C'est Bach qu'il préfère.

La première personne qu'il voit dans la résidence est le vieux qui l'a traité d'imbécile à l'agence. Ce crétin a dû prendre le train direct, de quoi se plaignait-il ? Il a donc emménagé avant lui et, en habitué qui vient tous les ans, a déjà eu le temps de sympathiser avec les nouveaux. Quand il arrive, le commissaire doit donner son nom à la réception, et Jean-Paul Bistourolf, ainsi s'appelle l'imbécile qui le dit qui y est, est assis dans le hall et entend tout.

– Wallance ? dit-il. Je vais vous appeler Liberty, c'est joli la liberté, en hommage au film de John Ford avec James Stewart et John Wayne, *L'homme qui tua Liberty Valance*, j'ai vu ça adolescent et c'est mon western préféré. Et puis, c'est plus joli qu'imbécile, non ? ajoute-t-il alors que le commissaire avait l'espoir de ne pas avoir été reconnu. Vous voyez, vous n'y avez rien gagné à faire la pute à l'agence, on préfère les gens qui ont du caractère, chez Vacances merveilleuses. Liberty, je parie qu'on ne vous a jamais fait cette blague.

– Vous êtes le premier aujourd'hui, répond le commissaire qui a à la subir tous les jours au bureau et ne sait pas si c'est plus énervant quand elle vient d'un supérieur ou d'un subordonné, celui-ci étant quand même contraint par le respect hiérarchique d'ajouter devant le surnom son grade et Wallance se console en se réjouissant que les vacanciers ignorent sa profession.

Toute la résidence adopte rapidement la prétendue trouvaille de Jean-Paul Bistourolf que le commissaire prend en grippe et l'appelle Liberty, même ce gamin de Kevin Rocamadour et même Adrien, que sa grand-mère reprend parfois en lui recommandant de dire « Monsieur Liberty, Adrien, mon chéri ».

Il fait beau, tout est bien, mais, dès le samedi 7 à dix-neuf heures, le commissaire s'ennuie. Il se rend au bar extérieur situé près de la piscine emplies de l'eau épurée du lac et se commande un martini, sirotant d'avance sa gratuité (grâce au bon de l'agence). Par des injonctions de moins en moins discrètes, Jean-Paul Bistourolf le fait venir à sa table où sont déjà assis la grand-mère (son chéri est sous la table à jouer à attacher et détacher les lacets de ses baskets, ce que, même à six-sept ans, le commissaire n'aurait pas du tout trouvé amusant, les jeunes d'aujourd'hui, abrutis de jeux vidéo, sont bizarres), Kevin Rocamadour, une femme, la trentaine, inconnue, et, stupeur, le commissaire Decularde dont l'inconnue se révèle être l'épouse pas sans charme. Decularde est un collègue de trente-six ans que Wallance a parrainé à ses débuts dans la profession et qui lui a rendu grand service par son incompétence prudente, en se révélant incapable de résoudre les assassinats de Pierre Popossid et Sammantha Martin, se perdant dans un délire sexuel inefficace². L'aîné des deux commissaires a toujours pris son benjamin pour un imbécile, sans lui refuser pour autant une certaine affection. Quand il s'agit de ne pas tirer une affaire au clair, l'intelligence n'est pas une vertu cardinale, encore que ce ne soit pas systématiquement lié et Wallance est le premier à admettre qu'il arrive à un parfait imbécile de faire un excellent policier.

Embrassades obligées, même Arlette, l'épouse inconnue, y passe, Decularde est enchanté.

– C'est mon collègue, mon maître. Tout le monde, dans la police, respecte le commissaire Liberty, dit-il avec une indiscretion exaspérante, pour que plus personne n'ignore la profession du nouvel arrivant.

– Alors ça, dit tout le monde, quelle coïncidence.

– Au moins, s'il y a un meurtre à la résidence, avec deux commissaires sur place, il sera résolu rapidement, dit Jean-Paul Bistourolf.

Tout le monde rit, sauf Wallance, d'une part parce qu'il n'aime pas qu'on se moque des assassinats auxquels il consacre sa vie, autant en les réalisant lui-même qu'en leur trouvant des coupables parfois originaux, d'autre part parce que c'est vrai, la présence de Decularde sur place pourrait le gêner s'il décidait d'en finir avec quelqu'un, ne serait-ce que Jean-Paul Bistourolf, le porteur de mauvaises remarques, Cassandre qu'il faut démentir. Le commissaire se rassure en se rappelant comme son cadet est un carriériste qui n'osera pas se mettre en travers de ses déductions. Wallance n'est pas parti à Évian pour tuer quelqu'un, mais, ennui aidant, il y a justement pensé dans l'après-midi, pourquoi pas ? si l'occasion se présente, ce serait plus distrayant. Il voyait son séjour dans une ville de cures comme celui de *La Montagne magique* en plus animé. Pour l'instant, c'est un peu terne, mais, de même qu'il lui semble que le roman de Thomas Mann aurait gagné à avoir une intrigue policière plus prégnante, ses vacances n'ont rien à perdre à être pimentées d'un petit assassinat. Peut-être juste que Jean-Paul Bistourolf est une victime trop évidente, il y a une semaine à tirer à Évian et le simple meurtre d'un vieil imbécile risque de ne pas suffire à l'occuper. Même Kevin Rocamadour, dont la mort lui laisserait le pavillon entier pour lui tout seul, serait, à vingt-deux ans, un assassiné plus consistant.

– J’ai beaucoup entendu parler du commissaire Liberty, mon mari a énormément de respect pour vous. Vous avez un beau pavillon ? demande Arlette Deculardelle avec un ton qui semble à Wallance enamouré, comme si elle mourait d’envie de le visiter.

L’expérience avec Martine, la femme de Lavraut, n’a pas que des mauvais côtés mais quand même, dans l’ensemble, le commissaire ne s’y est laissé aller que par conscience professionnelle et n’est plus trop favorable à une liaison avec l’épouse d’un collègue³, même si Deculardelle travaille à Fontainebleau.

– On partage le même appartement, Liberty et moi, dit Kevin Rocamadour d’un ton entendu que Wallance ne sait pas déchiffrer.

Tout le monde rit encore, sauf le commissaire.

– Eh bien, vous avez tiré le bon numéro, dit à Wallance la grand-mère d’Adrien qui s’appelle Albertine Agostinellie.

– Merci, dit le jeune homme.

– Je trouve tout à fait honorable qu’on profite des vacances pour se lâcher, commissaire Liberty, dit Deculardelle, phrase dont Wallance saisit qu’elle est pure flagonnerie mais pas en quoi.

– C’est vous qui avez demandé ce partenaire, je veux dire cette chambre ? demande Arlette Deculardelle au commissaire avec une certaine anxiété.

Il finit par comprendre. Ce n’est pas par hasard que Kevin Rocamadour s’est exhibé en maillot de bain dans le pavillon, au retour de la piscine, plus tôt dans l’après-midi. Le jeune homme ne fait mystère, loin de là, ni de son homosexualité ni de son attirance pour des partenaires plus âgés. Les commentaires que le commissaire avait reçus de sa part avec satisfaction sur l’embonpoint qui sied bien aux quinquagénaires prennent soudain un sens moins plaisant. Le pavillon ne sera pas encombré de jeunes filles mais il ne faudrait pas que Kevin Rocamadour se fasse des idées qui ne pourraient que gâcher celles, à la fois semblables et différentes, que pourrait se faire Arlette. Pour Wallance, les homosexuels sont soit des victimes, soit des suspects, ça fait tout bizarre d’en rencontrer un hors de la vie professionnelle.

– De mon temps, les mœurs dans la police n’étaient pas si libres, dit Jean-Paul Bistourolf sans qu’on comprenne s’il le regrette ou s’en félicite alors qu’il est évident que le reste de l’auditoire se gargarise de sa propre ouverture d’esprit, ce n’est pas parce qu’il aime les garçons qu’on refuse de prendre un verre à la même table que Kevin Rocamadour.

– C’est une pédale, le commissaire Liberty ? entend-on soudain de sous la table, ses lacets ne suffisent plus à distraire Adrien.

– On ne dit pas ça, c’est très vilain, Adrien, mon chéri, dit sa grand-mère, revenant aux choses sérieuses.

– Pédale toi-même, dit Kevin Rocamadour au gamin qui est revenu à l’air libre.

– On ne dit pas ça, c’est très vilain, dit au jeune homme Albertine Agostinellie, ajoutant en fin de phrase, comme une scansion, entraînée par son élan, mon chéri.

– C’est Kevin ton chéri, maintenant ? dit Jean-Paul Bistourolf à sa quasi-contemporaine avec qui il s’est lié rapidement. Eh bien, bon courage.

On rit beaucoup autour de cette table. Quel meilleur moment que les vacances pour se laisser aller, soi et ses fantasmes ? Ce genre de conversation met Wallance mal à l’aise, d’autant qu’il aura une semaine à dormir dans le même pavillon que Kevin Rocamadour, à s’y habiller et déshabiller, y prendre ses douches. Il n’a jamais violé personne, ce serait injuste que ça lui arrive à lui. Ça ne fait que donner du poids à l’hypothèse du jeune homme comme victime d’assassinat. Il y a en plus un côté pratique, le commissaire n’aurait pas à arpenter toute la résidence armé jusqu’au dents mais seulement à traverser le salon commun. L’aspect moins commode est que ça le placerait en première ligne au moment de l’enquête, il imagine cependant difficilement qu’un collègue de province ose le flanquer en prison, ce ne serait pas le bon moyen de lutter contre leur surpeuplement que d’y envoyer des policiers. Et puis il sait s’y prendre, il n’est pas le genre de type qu’on soupçonne même si c’est toujours particulier d’assassiner hors de sa juridiction, quand on n’a aucune prise légale sur l’enquête.

Tuer Adrien, qui vient de s’accroupir à ses pieds pour jouer maintenant, il ne s’en rend compte que trop tard, avec ses lacets à lui qui ont l’air de l’amuser encore plus que les siens – tuer Adrien est aussi une option défendable, au premier abord. Aucune ne créerait plus d’animation car les meurtres d’enfant ont un caractère spécialement abominable, comme chacun sait. Et c’est justement pourquoi Wallance y renonce, parce qu’assassiner un gamin est contraire à sa morale. Ce n’est pas parce qu’on est un assassin qu’on est un monstre. Le commissaire tue, selon des raisonnements qu’on peut trouver spécieux, mais pour améliorer à terme la sécurité et la justice dans son pays. S’il s’attaque à la famille Agostinellie, mieux vaut la grand-mère qui aurait le même effet : son accompagnatrice *ad patres*, l’accompagné serait sûrement rapatrié lui aussi. Mais c’est comme Jean-Paul Bistourolf, à cet âge-là les victimes sont moins craquantes. Ses mains et son esprit le démangent, Liberty sent que rien ne le ragaillardirait comme un bon assassinat, c’est le secret de vacances réussies. De ce côté-là, il est convaincu. Il n’y a que pour la victime qu’il est indécis.

Le serveur, qui n’est pas un rapide, lui apporte enfin sa consommation.

– J’avais dit sans olive, mon martini, dit Wallance en trouvant que ce n’est certes pas le moment pour commettre une erreur pareille, il ressent une pitié prémonitoire pour Patrick, l’employé.

– Oui, j’ai entendu que le commissaire a précisé, dit Arlette Deculardelle alors que Patrick s’apprête à contester et que Liberty n’est plus trop sûr d’avoir exprimé aussi clairement son envie, il interprète l’intervention de l’épouse du collègue comme un point positif, sexuellement parlant.

S’il doit en définitive prendre la décision d’assassiner quelqu’un malgré les vacances, Wallance regrette d’avoir épargné le contrôleur à Bellegarde.

1. Voir dans la même série *Les Japonais*.

2. Voir dans la même série *L’Apprentissage*.

3. Voir dans la même série *Chez l'oto-rhino*.

P our bien dormir, il faut être en accord avec sa conscience, quels que soient les termes sur lesquels cet accord est fondé et qui sont indubitablement propres à la personnalité de chacun.

À l'instant de se coucher ce premier soir, le commissaire ferme la porte de sa chambre à clé, Dieu merci il y a une serrure. Alors qu'une femme s'assied souvent à côté d'un hétérosexuel sans que cette simple position apparaisse une menace pour sa vertu, un homme à la sexualité convenue peut redouter la proximité d'un garçon de vingt-deux ans aux coïts plus originaux. À cinquante et un ans et bien en chair, Wallance ne se considère certes pas comme un Apollon mais, à partir du moment où les gens se conduisent n'importe comment et sont attirés par n'importe qui, personne ne peut savoir jusqu'où leur bizarrerie les conduira.

– Ne vous inquiétez pas si vous perdez la clé de votre chambre, Liberty, la mienne ouvre aussi chez vous, dit Kevin Rocamadour.

Si c'est par bienveillance, pour rassurer, ça rate son effet. Le commissaire déplace la chaise sur laquelle il a posé ses vêtements pour qu'elle cale la poignée de sa porte, qu'il puisse dormir tranquille. Il s'en veut, lui si souvent audacieux, de se conduire comme un peureux, mais c'est ainsi. Il se réjouissait aussi des vacances parce qu'elles offrent toujours leur lot de coucheries, mais il pensait plutôt à une partenaire encore inconnue qu'à une nouveauté si radicale. L'agace qu'Arlette Deculardelle puisse être trompée par l'intérêt de Kevin Rocamadour et renonce, par crainte d'un échec ontologique, à tenter avec Liberty un acte qui œuvrerait pourtant à leur épanouissement commun.

Étendu dans son lit et décidé à bien dormir, il y a longtemps qu'il sait comme la force de la volonté peut agir bénéfiquement sur chaque événement de la vie quotidienne, Wallance se force à caresser des idées plus agréables. Il pense à Patrick, ce serveur à la mémoire défaillante alors que c'est une des bases de son métier. Il imagine que même les syndicats, d'ailleurs peu puissants dans la profession, ne défendraient pas un garçon de café frappé par la maladie d'Alzheimer et qui tâcherait de continuer son travail comme si de rien n'était, apportant des whiskies aux gamins et de la blédine aux adultes. Mais ce n'est pas le chômage à quoi il pense comme horizon de l'existence de Patrick. Un bon petit assassinat de derrière ses fagots, voilà une idée qui peut rendre la nuit sereine. Le commissaire se fait un film, il est derrière le serveur en train de préparer une margarita n'importe comment, ne faisant attention ni à l'ordre ni à la quantité des éléments, et lui s'approche silencieusement derrière et soudain lui plonge la tête dans le mixer et le met en marche. C'est séduisant, Wallance ne se souvient d'aucun cas de ce genre en vingt-huit ans de carrière. Le problème est que

Liberty, parfois d'une cruelle lucidité sur ses propres capacités, sait que, question arts ménagers, il n'est pas un aigle et ne connaît pas suffisamment les dimensions et le fonctionnement d'un mixer de bar pour être certain qu'il fournit une arme du crime sûre. Et si c'est pour se retrouver avec Patrick défiguré hurlant partout « C'est Liberty qui m'a fait ça », évidemment que ça n'a aucun sens puisqu'il ne resterait plus au commissaire qu'à l'abattre avec son revolver de service avant qu'il ait pu ameuter qui que ce soit, alors autant commencer par là qui n'est cependant pas enthousiasmant, pas suffisamment, en tout cas, pour mériter à soi tout seul de briser la trêve des congés.

Et le tir à l'arc ? Vacances merveilleuses propose aux habitants de la résidence cette activité passionnante et Wallance trouverait justifié qu'à situation nouvelle, crime nouveau, en un mot qu'il profite de ses congés pour assassiner avec des armes dont l'usage aux heures de bureau, à Paris, serait beaucoup plus difficile. Depuis toujours, il adore le tir à l'arc. Quand il avait l'âge d'Adrien aujourd'hui et que ses camarades ne trouvaient rien de plus amusant que de s'abîmer les mollets à jouer au football, il avait obtenu de sa mère de s'initier puis se perfectionner au centre de tir à l'arc de Montazignac. Il est un expert, même s'il s'est moins entraîné depuis une petite quarantaine d'années. Ça n'empêche, il y aurait quelque chose de spectaculaire, tout à fait hors de l'ordinaire, à ce que le gérant du club Vacances merveilleuses d'Évian découvre au petit matin son serveur Patrick avec une flèche plantée dans la cœur, comme en plein western. Cette dernière comparaison, que le commissaire fait lui-même noir sur blanc dans le carnet où il récapitule les événements, sensations et pensées de cette nuit du 7 au 8 août, fidèle en cela à une habitude un peu prétentieuse mais la carrière d'écrivain lui a toujours semblé un but encore plus noble que celle de tireur à l'arc, cette comparaison « comme en plein western » est un des éléments qui le font toutefois hésiter : à cause de son surnom, il a peur qu'on le soupçonne immédiatement dès qu'il est question de western, parce que c'est bien ça, somme toute, qu'est *L'homme qui tua Liberty Valance*.

Ça ne suffirait cependant pas à dissuader un homme si courageux, quand des sexualités marginales ne sont pas en cause, si d'autres arguments, à la fois pratiques et moraux, ne s'y adjoignaient. L'un est que le tir à l'arc la nuit recèle des problèmes considérables, à moins de s'opérer à bout portant qui est toujours possible, en feignant de plaisanter, l'humour est comme l'érotisme, on ne peut jamais savoir ce qui plaît aux autres avant d'avoir testé. Ce serait plus simple d'utiliser l'arc en journée, mais il faut voir si le champ de tir n'est pas trop éloigné du bar, ou protégé par des murs, en intérieur qui sait ? Et si c'est ouvert, tout le monde peut vous voir, ce qui est un défaut pour un assassinat. C'est une des multiples contradictions de Wallance, comme de beaucoup de meurtriers, que de se plaire à des crimes spectaculaires et de ne vouloir pourtant personne pour contempler le spectacle, lui-même n'en profitant pas, trop occupé à créer, de même qu'un écrivain est rarement son meilleur lecteur. En plus du nombre de victimes, tel est le point central qui différencie les assassins des terroristes dont l'aspect m'as-tu-vu est la part la plus importante du travail, et le commissaire,

pudique, n'a que mépris pour le terrorisme et ses victimes innocentes.

Ce qui le dissuade définitivement d'abattre Patrick d'un bon coup de tir à l'arc, ou deux, ou vingt, ou cent si nécessaire, si le commissaire a perdu la main en vieillissant, c'est en vérité une remarque philosophique. Le plus vraisemblable, en découvrant un cadavre avec une flèche dans le cœur dans une résidence où il y a un espace de tir à l'arc, sera naturellement de supposer qu'il s'agit d'un accident. Si Wallance était un assassin, un de ces vulgaires assassins comme il en combat depuis vingt-huit ans, ce malentendu serait une belle occase. Pour lui, ce serait un renoncement, une défaite éthique. Il n'est pas un pervers, sa conduite si prudente envers Kevin Rocamadour est là pour le confirmer. S'il tue, ce n'est certes pas pour le plaisir de tuer, encore qu'il ait l'honnêteté de reconnaître à l'occasion dans un carnet que c'est parfois un soulagement, quand la victime était vraiment par trop exaspérante. S'il assassine, c'est pour derrière punir des assassins, afin de renforcer ainsi la confiance des citoyens en leur police et le sentiment de sécurité et de justice général en terrorisant en outre les véritables assassins qui voient des confrères arrêtés, exemple dissuasif de ce qui les attend. S'il assassine et que derrière l'affaire est classée, que ça ne compte même pas comme assassinat dans les statistiques, ça devient n'importe quoi. Il y a un long développement dans un carnet dont on peut extraire ces maximes successives qui montrent que le commissaire, d'habitude modeste, n'est frappé de mégalomanie que lorsqu'il s'agit de littérature ou d'éthique : « Quand on assassine, on assassine. Un moraliste s'interdit les faux-semblants. Le corps se ressource dès que la conscience se repose. »

Mais la conscience n'est pas la seule source d'insomnie, comme on le voit dans de nombreux cas où un vieil homme assoiffé d'un sommeil mérité tire plus ou moins au hasard, sous le coup bien compréhensible de la rage, sur une bande de jeunes qui font tourner leurs motos sous ses fenêtres en écoutant au maximum une musique qui ne rivalise pas avec Bach. Certes, ces meurtres ont le plus souvent lieu en banlieue, ne relevant pas de la compétence géographique de Wallance, mais il est suffisamment passionné par son métier pour se tenir également au courant des affaires qu'il n'a pas à résoudre lui-même, de même que nombreux sont les humains à s'être intéressés à l'assassinat du président Kennedy sans avoir été pour autant rémunérés pour mener l'enquête. Un meurtre porte souvent avec lui une atmosphère de mystère qui a tout pour piquer la curiosité.

– Liberty, Liberty.

– Commissaire Liberty, réveillez-vous.

Il entend ces phrases hurlées en même temps qu'on frappe des coups, il ne sait pas, dans l'abrutissement d'un réveil brutal, si c'est à la porte de sa chambre ou du pavillon. Lui dont le courage et le sang-froid sont des vertus indéniables dans son travail (car il est beaucoup plus sanguin dans sa vie quotidienne, en transformant parfois les acteurs en acteurs de sa vie professionnelle, s'en étant débarrassé par réflexe de manière violente) est tout décontenancé par cette manière de faire, en pleines vacances, et se réfugie d'abord sous ses draps, malgré la chaleur inhérente au mois d'août, craignant sinon de servir de chair fraîche à Kevin Rocamadour et ses camarades de perversité que, dans sa crainte, il identifie aux frappeurs de coups sur sa porte. Mais il entend aussi une voix féminine, criant avec une intonation anxieuse :

– Liberty, Liberty, il vous est arrivé quelque chose ?

– Qu'est-ce qui se passe ? dit-il du ton qu'il essaie de rendre le plus désagréable possible, il ne doit pas être plus de six heures du matin qui n'est pas une heure pour réveiller en sursaut les honnêtes gens, mais il n'arrive qu'à grogner, dévoilant qu'il est encore vivant mais rien sur son humeur.

– C'est le commissaire Deculardelle, on a besoin de vous, commissaire Liberty.

– C'est Arlette, montrez-vous donc. Ne vous inquiétez pas si vous n'êtes pas encore rasé, on comprendra très bien dans ces circonstances particulières.

– S'il vous plaît, monsieur Liberty. Je suis Adolphe Ellénore, le responsable de Vacances merveilleuses à Évian-les-Bains, Luc nous assure que vous êtes notre homme.

Luc est le prénom du commissaire Deculardelle. Wallance n'est pas encore entièrement maître de ses esprits, plus endormis qu'échauffés, pour le coup, mais

il estime quand même, et rien ne le fera dévier par la suite de cette opinion, que tous ces bruyants personnages sont des témoins lamentables, de ceux qu'il est bien forcé de maltraiter quand ils ne font que ralentir une enquête qu'ils ont tous les moyens d'aider à résoudre par leur usage inconsidéré de phrases à caractère émotionnel quand les faits seuls, que trop têtus en bien des occasions, doivent guider un policier. Il pardonne à Arlette, une femme qui semble lui vouloir tellement de bien, mais son mari, un commissaire de police, et le responsable de la résidence, un homme qui tient ses vacances entre ses mains, sont payés pour être plus précautionneux.

– Allez, Liberty, ne fais pas tant de manière. On ne va pas te violer au saut du lit.

Le commissaire reconnaît la voix brusquement tutoyante de Kevin Rocamadour qu'il qualifiera de « diabolique » dans un carnet, car il est exact que c'est quand même de ça qu'il a eu peur au premier instant du réveil, si le jeune homme s'était organisé une partouze, après tout chacun ses goûts, Wallance n'est pas bégueule, mais qu'elle dégénère sur le plan topographique et déborde dans le salon commun et sa propre chambre, au mépris de ses fantasmes et ses plaisirs à lui qui sont ceux d'un quinquagénaire respectable et non d'une bande de jeunes qui regardent la télévision et les films les plus irrespectueux de la morale sexuelle depuis leur plus jeune âge. S'il avait les parents de Kevin Rocamadour sous la main, rien ne dit qu'il ne les coffrerait pas pour mieux leur mettre le doigt sur les défaillances évidentes de leur éducation.

– C'est Deculardelle, commissaire Liberty. La marquise Adeline Villechaussoy de Parme vient d'être retrouvée morte. C'est affreux.

– Gardez votre calme, dit Wallance trouvant le sien mais énervé de la démagogie de son confrère, « C'est affreux », « Quelle horreur », « Comme il a dû souffrir » sont des phrases à caractère officiel que la profession réserve généralement aux médias et aux familles mais s'abstient de prononcer entre soi, sinon on entre dans le jeu des comparaisons, chacun a eu dans sa carrière au moins une affaire spécialement épouvantable et s'estime donc en droit de ne pas être horrifié par celles des collègues.

– C'est l'homme qu'il nous faut, commente Adolphe Ellénore, le responsable de Vacances merveilleuses, séduit par ce seul appel au calme.

– Et cessez de tambouriner sur ma porte, je ne suis pas sourd, hurle soudain Wallance hors de lui mais c'est vrai que les autres sont trop bêtes, pas besoin d'être un enquêteur hors pair pour comprendre qu'il est réveillé, maintenant.

Pas séduisant mais présentable, le commissaire sort de sa chambre cinq minutes plus tard.

– Je vais être honnête, Liberty. Ça ne te va pas du tout, une barbe d'un jour, dit Kevin Rocamadour.

– Je ne suis pas d'accord. N'écoutez pas les gamins, Liberty, moi ça ne me gêne pas du tout, dit Arlette Deculardelle alors que son mari est à cinq centimètres, cette imprudence déplaît à Wallance qui se méfie de ces femmes dévergondées

uniquement en paroles, ayant en tête on ne sait quelle stratégie pour récupérer banalement leur mari sous couvert de déclarations prétendument sexuellement ouvertes.

– Merci de vous être réveillé, commissaire Liberty, dit Adolphe Ellénore comme si leur vacarme lui avait laissé le choix. La marquise était âgée de quatre-vingt-deux ans, une de nos plus anciennes clientes, et elle est morte.

– Rien d'étonnant avec cette canicule, dit le commissaire qui commence déjà à en souffrir alors qu'il est six heures cinq du matin, il vient de regarder sa montre, Vacances merveilleuses fait preuve d'un sans-gêne condamnable.

– On lui a coupé la tête à la hache, dit Deculardelle.

– Ah, dit Wallance, immédiatement intéressé, ce n'est pas pour son salaire qu'il aime son métier.

Un assassinat, parfait. Il l'avait sur le bout des doigts quand il s'est endormi et voici qu'il lui tombe tout rôti à son réveil. Sa mère, qui n'en rate pas une, lui dirait que voilà ce qui arrive aux paresseux et qu'il serait plus actif s'il dormait moins. Certes, quitte à ce qu'il y ait un assassinat, Wallance préfère d'habitude s'en occuper lui-même. C'est l'assurance que la victime sera bien choisie et qu'un coupable satisfaisant lui sera attaché. Mais souvent ce sont aussi des préoccupations, il ne tue pas les gens pour se faire arrêter, il y a à prendre mille précautions fastidieuses.

– Tuer des vieilles personnes, quelle cruauté, dit Arlette pour montrer que l'aspect humain de l'affaire qui s'annonce lui importe plus que son caractère strictement policier.

Malgré toute la bienveillance, prenant sa source dans ses organes sexuels, qui porte le commissaire vers l'épouse Deculardelle, il trouve qu'elle exagère en excluant d'emblée les vieillards des victimes d'assassinat acceptables. Si Adrien doit être épargné parce qu'il est jeune et ses aînés parce qu'ils ne le sont pas, il n'y aura plus personne à tuer et on se demande pour quoi on aura le droit de se passionner, c'est la mort des faits divers.

Il marche avec les autres une centaine de mètres et trouve dehors, dans une allée, à une trentaine de mètres de tout pavillon, le cadavre légèrement vêtu comme le veut la saison de la marquise Adeline Villechaussoy de Parme, avec sa tête un mètre plus loin, qui a roulé dans l'herbe en la tachant naturellement de sang, le rouge et le vert font un mélange de couleurs assez joli, soit dit sans justifier un acte aussi barbare.

– Il y a un peintre ou un paysagiste, un décorateur, dans la résidence ? dit Wallance, c'est la première piste qui lui vient à l'esprit.

– Non, pas que je sache, mais il y a plusieurs médecins. On est allé chercher le docteur Makikis qui est le plus sympathique, à mon goût et à celui de ces messieurs-dames, dit Adolphe Ellénore.

– La cause de la mort est claire, dit Arlette.

Les conjoints des policiers, quand on les rencontre dans la vie privée, ont souvent cette habitude d'utiliser un vocabulaire à prétention professionnelle à mauvais escient. Mille fois, Wallance s'est félicité de vivre seul, même si cette

situation a aussi ses inconvénients dont Arlette pourrait toutefois servir à assouvir le manque le plus criant.

– Si elle a été violée, j’ai un alibi, dit Kevin Rocamadour.

Plaisanter dans une telle circonstance est de très mauvais goût mais ça fait quand même plaisir au commissaire, il faut éviter que l’enquête tourne à la pleurnicherie généralisée comme ce n’est que trop fréquemment le cas. Il dit souvent que ce sont les policiers à qui on devrait offrir les cellules d’aide psychologique réservées aux proches des victimes alors que, la plupart du temps, ces proches n’ont eu à souffrir qu’une seule mort dans leur entourage et par accident, tandis que les policiers c’est permanent, c’est la routine et non un événement exceptionnel, trente-cinq heures par semaine avec des RTT beaucoup plus difficiles à prendre que dans des professions moins exposées. Wallance développe plusieurs pages de carnet autour de l’idée pourtant résumable en quelques lignes que si les policiers eux aussi se mettaient à sangloter chaque fois qu’ils arrivent en présence d’un assassiné en évoquant les qualités qu’il avait dans son état vivant, les proches de celui-ci comprendraient rapidement que ce n’est pas ainsi que le mystère sera plus vite résolu.

– Il n’y a pas eu de sévice sexuel, dit le docteur Makikis qui vient d’arriver en pyjama et robe de chambre et qui a tout de suite été voir ça, pour comprendre que la tête a été tranchée on n’a pas besoin de lui. Elle a dû être tuée aux alentours de minuit-une heure.

– Qui a découvert le corps ? demande Wallance.

On ne lui répond pas car arrive à ce moment le lieutenant Xhiloverde de la police d’Évian-les-Bains. Le plus haut gradé de la ville est le commissaire Martin mais il ne trouve rien de mieux que prendre ses vacances en août, quand la ville est le plus animée, comme si, estime Wallance, un curé décidait de partir en week-end tous les dimanches ou fermait l’église à Noël sous prétexte de sports d’hiver. Xhiloverde n’est pas commissaire mais il est en fonction, de sorte que Deculardelle et Wallance lui laissent sans acrimonie la direction provisoire de l’enquête.

– Le corps a été découvert par le cuisinier, Matthieu Crocricroux, vingt-neuf ans, quand il est arrivé pour préparer le petit-déjeuner, dit Adolphe Ellénore de Vacances merveilleuses. C’est lui qui m’a averti et j’ai pris sur moi de réveiller monsieur Deculardelle et madame, j’ai déjà été informé par sa conversation de ses exploits à Fontainebleau.

– À propos de petit-déjeuner, dit Wallance qui n’a pas à en dire plus pour que la décision soit prise de le servir à tout le groupe.

On va dans la cuisine pour ne pas perdre de temps, interroger le cuisinier sans retarder le breakfast compris dans le forfait. Si les œufs sont trop cuits, Liberty se dit que Félix Crocricroux pourrait bien se trouver assassin, c’est toujours plus facile de s’attaquer au dernier à avoir vu la victime vivante ou au premier à l’avoir vue morte qui sont d’ailleurs généralement, si on parle strictement, une seule et même personne, le meurtrier. Mais les œufs au jambon et fromage sont gluants à souhait, ce serait dommage de se priver d’un tel plaisir les autres matins.

– Je lui ai marché dessus, la marquise, c'est la première fois de ma vie que je fais ça à une femme même si elle était vieille. Ça m'apprendra à mieux regarder par terre, dit Félix Crociroux. Mais je ne pouvais pas me douter qu'on couperait la tête des clients, ça n'arrive pas, d'habitude.

– Absolument, dit Adolphe Ellénore. C'est un cas tout à fait exceptionnel que Vacances merveilleuses n'a jamais rencontré jusqu'à aujourd'hui. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas eu des noyades ou des électrocutions, des crises cardiaques avec toutes les activités sportives que nous offrons, des crimes passionnels avec ce décor idyllique et les idylles qui s'ensuivent, en vingt ans comment ne serait-ce pas arrivé ? Mais une décapitation dans la résidence, ce n'est pas banal.

– Ça, vous pouvez le dire, dit Deculardelle, qui adore abonder dans le sens de son interlocuteur quel qu'il soit, en caressant machinalement de la main son cou intact.

Quand ce n'est pas purement et simplement la volonté d'accélérer l'héritage, les assassinats de vieillards ont des mobiles difficiles à démêler. Bien sûr, les victimes sont faibles, ce qui rend l'action plus aisée mais n'offre pas pour autant un motif. Même riches, on ne les jalouse pas trop. Wallance voit immédiatement les avantages de cette complication : il a le champ libre. À partir du moment où personne n'a de mobile, tout le monde part ex aequo sur la liste des suspects, augmentant le pouvoir des enquêteurs. Il n'y a pas moins de raisons que le coupable soit X plutôt que Y, excellente occasion de maintenir tout le petit monde sur le feu.

On a prévenu le mari et le marquis entre dans la salle du petit-déjeuner où on s'est installé, l'interrogatoire du cuisinier achevé. Il a les yeux secs, ce dont le commissaire lui est reconnaissant, non qu'il n'éprouve aucun chagrin, son visage ravagé montre le contraire, mais estimant devoir à sa naissance aristocratique de ne pas réagir comme un homme du commun.

– Au moins, elle n'a pas dû souffrir, dit-il.

Indéniablement, la marquise n'a pas dû survivre longtemps au coup de hache. L'étonnant est que, selon toute apparence, il y a eu un seul coup, l'assassin a fait preuve d'une remarquable précision. Le plus vraisemblable est qu'il s'est aidé de ses pieds pour maintenir sa victime par terre et, juché dessus comme le cuisinier l'a fait par erreur, lui a asséné l'assassinat d'un seul coup d'un seul alors que la hache n'est pas une arme du crime commode, on ne peut pas la sortir brusquement de sa poche où on l'aurait enfouie comme un revolver ou un couteau et son maniement réclame une certaine expertise, on a du mal à penser qu'un coup d'essai soit couronné d'un coup de maître. Au demeurant, une histoire de ce genre revient à la mémoire de Wallance, ou, plus exactement, ne lui revient pas. Il a comme une petite gêne dans la tête, la décapitation lui évoque quelque chose, n'a-t-il pas été confronté à un cas semblable il y a quelque temps ? Impossible de s'en remémorer plus. Le commissaire regrette l'absence de ses collaborateurs à meilleure mémoire, Lavraut et Fagis, celui-là plus dévoué que celui-ci, mais il va bien falloir faire sans.

Jean-Paul Bistourolf arrive pour son petit-déjeuner, tout excité par le crime qu'il vient d'apprendre.

– C'est incroyable, une femme si distinguée, dit-il. Toutes mes condoléances, ajoute-t-il pour le marquis.

– Quel drame, dit le veuf.

Wallance est toujours surpris que les proches de victimes d'assassinats aient des réactions d'une banalité navrante, comme si leur intimité avec le mort ou la

morte ne leur permettait cependant pas de dire autre chose que des phrases pour lesquelles le premier venu ferait aussi bien l'affaire.

– Quand je pense que j'ai encore fait un gin rummy avec elle hier soir, si j'avais pu me douter, dit Jean-Paul Bistourolf. Liberty, c'est le moment de montrer que je m'étais trompé et que vous n'êtes pas l'imbécile que j'ai dit en nous résolvant cette tragédie dans les meilleurs délais.

Mais de quoi je me mêle ? Wallance n'est pas parti en vacances pour se retrouver sous les ordres d'un retraité idiot qui se prend pour un roi spirituel si on juge par la ténacité avec laquelle il a diffusé le surnom de Liberty dans toute la résidence.

– Qui a gagné, au gin rummy ? dit le commissaire.

– La marquise, naturellement, une joueuse magnifique.

Voilà toujours un mobile. Wallance penche pour une enquête rapide concluant à la culpabilité de Jean-Paul Bistourolf, ça arrangerait tout le monde : les gens de Vacances merveilleuses qui ne doivent pas tenir à une enquête longue et médiatique, le lieutenant Xhiloverde qui fait preuve d'une couardise bienvenue et souhaite ne pas se mettre en travers de commissaires parisiens qui risqueraient d'en toucher un mot à son supérieur quand il rentrera tout bronzé, et Liberty lui-même qui profitera mieux de ses vacances après avoir éliminé le poids en trop qui rend momentanément sa conscience obèse. Vous êtes commissaire de police, ce n'est pas rien, et tout le monde vous appelle d'un surnom qui n'est pas le vôtre : ce serait indigne de ne pas réagir et à qui s'en prendre sinon au responsable qui a diffusé « Liberty », à savoir Jean-Paul Bistourolf, l'homme qui a commencé par l'insulter explicitement ?

– Vous savez, Liberty, ces riches femmes de l'aristocratie n'ont rien à faire que jouer au rummy, pas étonnant qu'elles y excellent, reprend le septuagénaire, renforçant par son manque de fair-play le mobile que vient de dénicher le commissaire.

– Vous ne parlez pas comme ça devant le marquis, s'il vous plaît, dit le lieutenant Xhiloverde, attaché plus que tout à ce qu'il n'y ait pas d'histoire mais qui aurait alors dû choisir une autre carrière que policier où il n'y a rien d'étonnant à se trouver confronté à des assassinats mettant le tact à rude épreuve.

– Je serais enclin à penser que cet acte affreux est l'œuvre d'un révolutionnaire dans votre genre, dit Wallance, flattant d'abord Jean-Paul Bistourolf dont le radicalisme est ainsi officialisé. Ça expliquerait l'usage de la hache. Évidemment que l'assassin n'allait pas se trimballer à Vacances merveilleuses avec une guillotine dans sa valise pour rejouer 1789 sous prétexte qu'il est mauvais joueur (on ne peut pas savoir si, par « mauvais joueur », le commissaire fait allusion aux événements de 1789 ou à la partie de gin rummy, mais ça revient au même). Tandis qu'une hache, c'est autre chose.

Wallance est ravi de son raisonnement expliquant l'usage de la hache comme arme du crime par la commodité, qui n'était pas l'idée de départ.

– Je t'avais dit que ce n'était pas n'importe qui, le commissaire Liberty, dit Deculardelle à Arlette, cautionnant l'enquête.

– Liberty, tu es aussi séduisant intellectuellement que physiquement. Il n'y a pas que là-dedans que tu en as, dit Kevin Rocamadour qui n'a rien à faire ici en lui donnant une tape sur le ventre devant tout le monde, mimant une familiarité compromettante.

– Je pense comme vous, dit vaguement le lieutenant Xhiloverde.

– Qu'est-ce que vous faisiez entre minuit et une heure ? demande Wallance à Jean-Paul Bistourolf.

– J'ai raccompagné la marquise à la porte de son pavillon à minuit moins le quart et je suis allé me coucher, dit le septuagénaire qui commence à comprendre que ça sent le roussi mais ne trouve rien de mieux.

Un policier entre alors dans la salle à manger pour prévenir le lieutenant Xhiloverde, mais tout le monde entend, qu'une hache ensanglantée vient d'être retrouvée sur un des courts de tennis qui ne risquaient pas trop d'être visités en pleine nuit. Toute la petite troupe croit utile de se déplacer là-bas où on n'en verra évidemment pas plus, même Wallance qui ne veut pas se singulariser en méprisant les indices sous prétexte qu'il se sait de taille à en créer autant que nécessaire.

– Vous ne quittez pas le résidence, dit Xhiloverde à Jean-Paul Bistourolf.

– Et vous ne prévenez pas votre avocat ni personne, s'il vous plaît, dit poliment Adolphe Ellénore qui tient par intérêt professionnel à la réputation de Vacances merveilleuses mais dont l'ordre n'a aucun fondement légal.

Un dimanche après-midi d'août, naturellement, impossible de trouver une armurerie ou un grand magasin ouverts dans tout Évien-les-Bains, et le commissaire remet sa recherche à lundi qui arrive enfin, après une journée et une soirée où tous les clients de la résidence n'ont parlé qu'assassinat avec une incompétence crispante. Arlette Decularde et Kevin Rocamadour en profitent pour se rapprocher de lui en vantant ses mérites à tout le monde.

Le lundi, il repart à la conquête d'une hache. C'est-à-dire que son ambition n'est pas d'en acheter une semblable à celle qui a tué la marquise, ce qui semblerait suspect si ça s'ébruitait, mais juste de faire semblant de l'examiner, ainsi qu'il sied à un enquêteur consciencieux. Sur la route du centre, il trouve un magasin de bricolage et se renseigne à l'intérieur mais ils n'en ont pas. Même échec dans deux armureries de second ordre où on est plus spécialisés dans les armes à feu. Wallance est un peu désemparé, il ne sait plus où chercher, quand il en trouve quand même au riche rayon bricolage d'un grand magasin. Il demande à voir, on défait l'emballage et il n'a aucun mal à distraire un moment l'attention du vendeur, bien excusable de ne pas être passionné par une telle scène, et s'emparer de la notice. A priori, la façon d'utiliser une hache est détectable intuitivement mais il y a maintenant pour tout un mode d'emploi qui en nécessiterait d'ailleurs le plus souvent un supplémentaire pour être lui-même compréhensible. Le commissaire, énervé qu'on organise le monde comme s'il n'était peuplé que d'imbéciles, s'attend un jour ou l'autre à voir son achat accompagné de notices explicatives quand il se paiera des chaussettes ou un sandwich.

Le lundi après-midi, il va voir Jean-Paul Bistourolf sous prétexte de n'importe quoi, laisse discrètement le papier sur une étagère et part faire une partie de golf miniature. Ça apaise toujours, c'est idéal pour réfléchir sereinement.

Au premier trou, c'est encore assez amusant. Il s'agit juste de faire passer la balle par la porte d'entrée étroite du rez-de-chaussée d'une maison à la Walt Disney, on n'y arrive pas forcément la première fois mais, en cinq minutes, c'est réglé. Wallance arrive sur le deuxième trou encore tout à fait maître de ses nerfs. Là, il y a un pont qu'il ne faut pas rater sous peine de tomber dans la rivière, c'est difficile avec le soleil dans les yeux. Au bout de dix secondes, sa balle est trempée et ses trajectoires encore plus imprévisibles. Il essaie de la sécher discrètement sur son bermuda mais il lui colle trop aux cuisses, il essaie sur son polo, ce qui est efficace tout en laissant le vêtement temporairement taché. Au troisième trou, il arrive sur les talons d'Adrien et sa grand-mère qui malheureusement le

remarquent aussi. Le petit garçon doit frapper la balle exactement dans la bonne direction et avec exactement la bonne force pour qu'elle ne tombe pas dans le ravin ni ne s'égaré dans la pente infinie réservée à ceux qui ont tapé trop fort. Pour sa part, Albertine Agostinellie, l'air de se désintéresser du jeu, y est injustement parvenue du premier coup. Adrien n'y arrive pas, ça dure des heures, le commissaire commence à s'énervé.

– Ne joue pas trop vite, Adrien, mon chéri, dit la grand-mère au gamin qui tente sans succès autour de soixante coups à la minute.

– Oui, ce serait plus rapide de jouer plus lentement, dit Wallance.

– Laisse le commissaire Liberty passer devant nous, Adrien, mon chéri, dit poliment la grand-mère.

– Il n'y a pas de raison, je n'aime pas les flics, dit le petit garçon.

– Pardonnez-lui, dit la grand-mère.

– Je comprends très bien, je ne raffole pas moi-même des petits garçons, dit Wallance.

– Tu ne m'aimes pas, Liberty ? Salaud, dit Adrien en fondant en larmes, ce qui ralentit encore plus.

En définitive, on laisse le commissaire devant. Il n'aurait pas dû accepter car, désormais, le petit garçon l'observe rigoureusement, décidé à ne rien lui passer, comme si lui aussi avait la vocation d'un policier, un psychanalyste expliquerait facilement le lien entre sa prétendue haine des flics et son propre rapport à lui-même. Or le trou numéro quatre se situe au sommet d'une colline imitant un volcan, si bien qu'il est impossible de s'en rapprocher. Soit on tombe pile dans le trou, soit on redégringole tout et on se retrouve au même point, se rapprochant plus d'une exaspération totale que du succès. Wallance redégringole systématiquement, soit qu'il dépasse le trou, soit qu'il ne l'atteigne pas. Albertine Agostinellie et son petit-fils le rejoignent à leur tour.

– Eh, tu te dépêches, Liberty, dit Adrien comme un sale petit rancunier.

Nouvelle tentative du commissaire, nouvel échec. Il se met alors dans une position moins commode, mais de façon à boucher la vue aux deux autres joueurs. Il se penche pour qu'on croie qu'il enlève une brindille, si le parcours est encombré évidemment qu'on ne peut pas y arriver, et prend en fait la balle en main. Ensuite, il fait sembler de la frapper avec son club et court vers le trou en feignant de la suivre, puis il la dépose à la main dans son eldorado comme s'il avait enfin réussi.

– Eh bien voilà, ce n'était pas si difficile, dit-il.

– Il a triché, il a triché, dit le petit garçon en venant courir autour de lui, telle une tribu d'Indiens en guerre à lui tout seul.

– Adrien, mon chéri, dit la grand-mère. Le commissaire connaît sûrement les règles mieux que toi.

– C'est un tricheur, c'est un tricheur, crie le gamin, pas convaincu. Liberty est un tricheur, Liberty est un tricheur, chante-t-il en courant.

C'est dommage que la grand-mère soit là parce qu'un club de golf est une arme du crime tout à fait satisfaisante quand il n'y a pas de témoin, mais

Wallance n'en est pas mécontent non plus vu qu'on a déjà évoqué les réserves morales que, dans une situation de nerfs normale, fait naître dans sa sensibilité la seule évocation du massacre d'un enfant. Il n'y en a pas moins entre le golf miniature et l'assassinat grande nature une parenté que tout le monde soupçonne.

– Commissaire Liberty, vous savez que Kevin et moi, on a fait un soixante-neuf hier après déjeuner, dit une voix qui se révèle celle d'Arlette Deculardelle accompagnée de son partenaire de la veille.

Wallance est indigné que l'épouse d'un commissaire se conduise avec cette grossièreté, s'en vantant en outre devant un enfant qui vient d'échapper à la mort. Il a aussi un mauvais sentiment, est-ce de la jalousie ? à l'encontre de son compagnon de pavillon tellement complimenteur à l'égard de son physique, il ne comprend plus rien aux homosexuels s'il faut aussi s'en méfier dans leurs rapports avec le sexe opposé.

– Qu'est-ce que ça peut me faire ? dit-il.

– Moi aussi, je veux faire un soixante-neuf, dit le petit garçon.

– Plus tard, Adrien, mon chéri, dit la grand-mère, indifférente.

– Pour être honnête, c'était plutôt un soixante-dix, dit Kevin Rocamadour. Il aurait fallu compter un point de pénalité pour être tombé dans la rivière.

Le commissaire respire, mais pas pour longtemps. Ces deux nouveaux joueurs font aussi un public supplémentaire et le cinquième trou est spécialement tordu. Il tourne à angle droit. La seule façon d'opérer ce virage sans tricher, et il n'y a pas moyen de tricher élégamment avec tous ces témoins, consiste à entrer dans un mince tuyau qui tourne lui-même avant de redéverser la balle sur le parcours. À ses sept premières tentatives, Wallance rate le tuyau et doit aller récupérer sa balle dans l'herbe. La septième fois, il tape même si fort qu'il faut que les autres l'aident à la retrouver tellement elle s'est éloignée du parcours.

– Liberty ne sait pas jouer, Liberty ne sait pas jouer, chante maintenant le petit garçon.

– Ne te moque pas du commissaire Liberty qui doit savoir exécuter beaucoup d'autres choses, Adrien, mon chéri, dit la grand-mère, croyant bien faire mais la politesse réclame un minimum d'intelligence pour être efficace.

Wallance respire bien avant sa huitième tentative, tout le monde le regarde, et hop, la balle pénètre enfin dans le tuyau convoité. Le malheur est qu'elle n'en ressort pas. A-t-il frappé trop fort ou pas assez, est-ce le trou qui est mal conçu ? Toujours est-il que c'est impossible maintenant pour quiconque de jouer sur le cinq, le commissaire a cassé le trou. Il s'allonge, ridiculement mais comment faire autrement ? à côté de l'entrée du tuyau pour essayer de dégager la balle mais il a de trop grosses mains, elles ne pénètrent pas dans le conduit. Il essaie avec son club, introduisant la partie la plus effilée pour donner un bon coup à la balle et que tout puisse reprendre comme avant. Tout ce qu'il arrive à faire, en appuyant trop, est de faire entrer entièrement le club dans le tuyau. Maintenant, il ne s'agit même plus de la balle, le club entier est bloqué.

– Il ne fallait pas être trop gourmand, plaisante Kevin Rocamadour.
– Oh, tu me fais trop rire, dit Arlette Decularde en s'exécutant, un rire pas sexy pour le coup.

– Liberty a cassé le trou, Liberty a cassé le trou, chante désormais le petit garçon.

– Ne sois pas grossier, Adrien, mon chéri.

– Liberty lui a cassé le trou, au numéro cinq, Liberty lui a cassé le trou.

Alerté par le chéri d'Albertine Agostinellie, Patrick accourt. Il n'est pas salarié juste pour tenir le bar, c'est aussi lui qui supervise le golf miniature.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande le gâcheur de martinis dont on se demande quelles peuvent être ses compétences de golfeur quand on connaît déjà la faiblesse de ses capacités de barman.

On lui explique la situation.

– Mais comment vous vous êtes débrouillé ? dit-il à Wallance en partant chercher son matériel de bricolage.

– C'est le parcours qui est mal fait, répond le commissaire à mi-voix quand l'autre s'est éloigné.

Patrick revient bien outillé. Il démonte le coude du tuyau, à quatre pattes dans l'herbe, s'attirant une réflexion de Kevin Rocamadour.

– Tu as les fesses drôlement musclées, dit-il parce qu'il y a toujours des homosexuels qui se sentiraient déshonorés si on doutait une seconde de leurs goûts.

– Tu es trop drôle, dit Arlette Decularde en s'esclaffant.

– Tu ne veux pas te mettre à quatre pattes à côté de lui pour qu'on compare, Liberty, reprend Kevin Rocamadour.

Wallance répond par le mépris, bien campé sur ses deux jambes.

– Venez voir, lui dit Patrick, et ça oblige le commissaire à rester accroupi tout le temps de l'explication à cause de l'idiotie précédente de l'homosexuel forcené, c'est une des positions les plus inconfortables qui soient, personne ne se la souhaite en vacances.

En plus, ce que voit Wallance, c'est que tout est bloqué, ce dont son intelligence déductive liée à son pourtant maigre sens de l'observation l'avaient déjà convaincu. Il se relève. Toute sa rage semble prête à passer contre le réparateur, injustice fréquente dans l'ensemble des rapports humains, et, en voyant Patrick ainsi offert, il est saisi par la tentation de le massacrer, dût-il pour cela arracher son club des mains d'Adrien, le sien étant actuellement inutilisable pour le moindre meurtre. « Je vais te lui casser le cou », note dans un carnet avoir alors pensé le commissaire, d'habitude plus mesuré dans l'écriture, avant d'en revenir à un état d'esprit plus raisonnable, persuadé que, d'ici samedi, jour de son retour, il trouvera bien une meilleure occasion d'en finir avec le dispensateur exagéré d'olives.

Pour Kevin Rocamadour, ça ne devrait pas être sorcier non plus, si ce n'est qu'en s'affichant ainsi avec le commissaire le garçon se protège sans le savoir. Les clients de la résidence, qui ne comprennent rien à rien mais n'en ont pas moins

une opinion sur tout, risquent désormais de penser à un crime passionnel si jamais le jeune homosexuel ne survit pas à sa cohabitation avec Liberty. La difficulté à pratiquer l'assassinat, et pour ce motif, ne contribue qu'en renforcer le désir chez Wallance, puisque l'humanité est ainsi faite que, en toute occasion, on a d'autant plus envie d'un partenaire qu'il se refuse.

Le golf miniature ayant mal tenu son rôle apaisant, le commissaire décide d'accompagner le lieutenant Xhiloverde pour la perquisition qu'il a suggérée dans la chambre de Jean-Paul Bistourolf. Le policier d'Évian est rassuré d'être accompagné de deux supérieurs, puisque Deculardelle s'est joint à eux, traînant derrière lui Arlette et Kevin Rocamadour qui, au mépris de toute procédure, trouvent distrayant d'être présents eux aussi. Ces deux-là ne se quittent plus, comme si Kevin Rocamadour tenait à montrer qu'il ne méprisait pas les femmes sous prétexte qu'il n'en fait pas son ordinaire sexuel. Wallance, pour sa part, déploie toujours une saine énergie quand il s'agit de transformer un innocent en coupable, jamais ses talents n'ont autant l'occasion de se donner libre cours.

La première chose qu'il découvre est que Jean-Paul Bistourolf est en train de lire *Meurtre d'une escort girl*, de Christopher Plouf, de son vrai prénom Christophe, le fameux auteur de polars récemment disparu tragiquement¹. C'est clair, maintenant, qui est le plus imbécile des deux. Cette lecture n'est pas répréhensible en soi, aucune loi ne l'interdit sans quoi il faudrait emprisonner une bonne centaine de milliers de Français vu le succès, injustifié aux yeux avisés de Wallance, qu'a reçu le livre couronné par le Revolver d'or de la littérature d'évasion. Il n'en reste pas moins que c'est un mauvais point pour Jean-Paul Bistourolf, et aussi un indice qu'il ressent au bas mot un certain intérêt pour les affaires criminelles. Cette découverte défavorable au futur coupable fait plaisir au commissaire, c'est un signe qu'il ne s'est pas trompé en l'accusant, l'assassin est bien ce genre de personne antipathique et dépourvue de goût artistique dont l'emprisonnement fera plus de bien à la société que de mal à un entourage peut-être inexistant, le septuagénaire étant veuf sans enfant.

– C'est là-dedans que vous cherchez vos idées pour vos meurtres ? Pas étonnant que ça tourne mal pour vous, ne peut s'empêcher de dire Wallance en prenant en main le mauvais roman.

– Non mais vous êtes un clown, Liberty, dit imprudemment Jean-Paul Bistourolf, croyant qu'il peut compromettre le commissaire et le contraindre à la neutralité en faisant publiquement montre d'une intimité, au demeurant forcée, avec lui.

C'est au contraire une étincelle pour Wallance. Un clown. Faribol.

Depuis qu'il a vu le cadavre de la marquise Villechaussoy de Parme dans le triste état qu'on a dit, quelque chose trotte dans la tête du commissaire, un souvenir encore imprécis mais l'incitant à penser que ce n'est pas la première fois qu'il rencontre un cas de ce genre. Et voici qu'il trouve. Avant qu'il se lance dans son entreprise assassine, quand il se contentait de résoudre scrupuleusement les

intrigues criminelles qui s'offraient à lui aux heures de bureau, Wallance a été confronté au cas particulièrement énigmatique de l'assassinat de Jean-Pierre Garhibol, profession clown sous le nom de Faribol. Au début, il n'a soupçonné personne, puis, pour répondre aux injonctions de son supérieur le divisionnaire Gou, une fois n'est pas coutume, il a tâché d'arrêter le mari d'une femme que le comique aurait séduite quoiqu'elle le nie et qu'on n'ait aucune preuve. Manfred Silva a signé des aveux rédigés par sécurité par Wallance lui-même, ce qui ne l'a pas empêché de revenir dessus, profitant d'indéniables invraisemblances. Aidé de son fidèle collaborateur Lavraut, le commissaire a bien essayé au fil des années de coller le meurtre à celui-ci ou celle-là, mais ça n'a jamais pris. Cette affaire qui resurgit à intervalles irréguliers lui est comme une épine dans le cerveau. On a retrouvé Faribol décapité avec la hache dont il se servait prétendument comiquement dans son numéro, et impossible de mettre la main sur un suspect décent dans le cirque, c'était comme un concours d'alibis, tout le monde en avait un, Wallance n'avait jamais vu ça².

– Oh oui, viens me faire rire. Montre-moi quel bon clown tu es, dit Kevin Rocamadour, réagissant avant tout le monde à la phrase de Jean-Paul Bistourolf en s'adressant à son colocataire du moment.

– Pour être drôle, tu vaux mieux que les hommes les plus virils, toi, dit Arlette en posant la main en riant sur son épaule, croyant bien faire en manifestant un esprit si tolérant et objectif.

– Et ça, c'est un manuel pour clown ? dit Deculardelle qui vient de trouver le mode d'emploi ou notice de montage de la hache judicieusement placé sur une étagère par Wallance.

L'intimité croissante aux yeux de tous entre son épouse et le jeune homosexuel commence à tendre un peu le commissaire bellifontain. À force que tous les psychologues prétendent qu'il y a une part d'homosexualité chez les hétérosexuels, on ne peut pas ne pas se demander, dans des circonstances comme celle-ci, s'il ne pourrait malheureusement pas y avoir aussi une part d'hétérosexualité chez les homosexuels dont il risquerait de faire les frais au vu et au su de toute la résidence. Il n'est pas mécontent de montrer à tout le monde qu'il n'y a pas que rigoler dans la vie.

– Vous voulez me faire passer pour un clown parce que c'est vous qui avez tué Faribol, dit Wallance à Jean-Paul Bistourolf, ne provoquant pas la surprise uniquement chez l'accusé. Vous êtes un hacheur en série, ajoute-t-il, il n'est pas rare que des pataquès ou des lapsus gâchent les meilleures initiatives du commissaire qui considère pourtant un excellent usage de la langue française comme la plus sûre manière pour l'homme de s'épanouir.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Liberty ? dit Jean-Paul Bistourolf avec un ton surpris qui ne générerait pas Wallance s'il était seul avec lui mais qui risque ici d'être considéré comme sincère par les autres témoins.

Le commissaire s'est peut-être lancé un peu vite, d'autant que Lavraut n'est pas là pour le renseigner et que ses souvenirs de l'affaire sont très vagues. Il ne se rappelle même plus exactement quand l'assassinat a eu lieu, au milieu de l'hiver

2001, non ?

– Vous avez un alibi pour 2001-2002 ? demande-t-il avec la brusquerie qu'il ne manquerait plus qu'un policier, même en vacances, n'ait pas le droit de se permettre envers un assassin.

Silence général, mais qu'un accusé reste muet ne sert jamais ses intérêts.

– Vous n'avez rien à répondre ? dit Xhiloverde.

Le lieutenant attend que l'affaire se décante pour en recueillir les fruits. C'est un fervent partisan des aveux qui évitent en général de commettre ces erreurs de coupable dans lesquelles tant de carrières prometteuses se sont enlisées. Il se contente habituellement, pour mener au mieux son enquête, de ne rien faire. Même pas de fermer la porte, dans ce cas précis. Le petit Adrien surgit en courant et vient se jeter dans les jambes de Wallance.

– On t'a vu hier acheter une hache au grand magasin, Liberty, dit-il en faisant le clown, il n'y a pas d'autre mot, tentant, mais c'est trop difficile pour lui, de marcher sur les mains.

– Tiens, tiens, dit Kevin Rocamadour qui ne rate pas une occasion de taquiner le commissaire, on comprend ce qu'il cherche.

– Adrien, mon chéri, tu déranges, dit Albertine Agostinellie en entrant à son tour.

Ça a beau être le mois d'août, c'est une enquête quand même. Tous ces gens en short, torse nu, et n'ayant rien à voir avec la police devraient comprendre que l'assassinat de la marquise n'est pas une animation prévue par Vacances merveilleuses pour donner à chacun une occasion supplémentaire de se distraire.

– Je suis sûre que le commissaire Liberty va nous expliquer ça très bien, dit Arlette en passant ses mains autour du ventre de Wallance, en prétendu signe avant-coureur d'admiration, persistant dans sa stratégie de cajoler tour à tour Kevin Rocamadour et Wallance et que celui-ci ne comprendra que trop tard.

– Arlette, ma chérie, tu déranges, dit Deculardelle en détachant son épouse de son confrère qui n'a aucune prétention à l'homosexualité, il n'a aucune envie jouer le rôle du bon con même s'il se rend compte juste maintenant qu'il a fait une tache de tiramisu à la fois sur son T-shirt et son bermuda et que ça ne lui donne pas un air d'autorité, au moment de confondre un ennemi de la société et de protéger son couple d'interprétations vulgaires.

– Je suis en effet allé hier examiner une hache en tout point semblable à celle qui a tué Adeline Villechaussoy de Parme, dit Wallance.

– La marquise, interrompt et précise le lieutenant Xhiloverde pour qui c'est un point important de l'affaire, susceptible de multiplier les effets de la moindre idiotie qu'il commettrait.

Il n'ose pas se mettre en travers de supérieurs, même en congé, mais il ne voudrait pas non plus qu'ils l'entraînent sur des voies dangereuses dont il se retrouverait bureaucratiquement seul à porter la responsabilité.

– Je voulais vérifier que cette hache pouvait tuer, reprend Wallance, éclaircissant un des rares points qui ne souffrait aucune contestation.

– La conscience professionnelle du commissaire Liberty est aussi célèbre dans

toute la police que son goût pour la solitude, dit Decularde qui tient à détacher de son collègue aussi bien Kevin Rocamadour, dont, à ses yeux, l'idée que Wallance puisse partager ses mœurs contribuera difficilement à rapprocher la population de ses vertueux gardiens, qu'Arlette qui n'a, contrat de mariage oblige, à s'exhiber avec personne d'autre que lui-même.

– Alors, c'est qui, le méchant ? dit Adrien, intenable.

– Mon chéri, laisse les messieurs tranquilles, dit la grand-mère.

– C'est vous, répond Xhilaverde en montrant du doigt Jean-Paul Bistourolf comme il a vu faire dans les films de série Z vers lesquels le portent ses goûts artistiques.

– Salaud, dit Adrien en donnant le plus gros coup de pied qu'il peut dans les mollets du coupable.

– C'est illégal, dit Jean-Paul Bistourolf à qui ça fait horriblement mal, d'autant qu'il ne s'y attendait pas.

– Voilà pour toi, dit Wallance, sautant sur l'occasion pour flanquer une bonne claque au gamin. La justice est encore plus sacrée que les enfants. Ce n'est pas à un ressortissant de six ans et demi de punir un homme de soixante-douze ans.

Albertine Agostinellie se le tient pour dit et sort avec son petit-fils en larmes.

– Je m'excuse, dit l'assassin, croyant se défendre. Je ne sais pas comment ce papier est venu ici, je n'ai pas besoin d'un mode d'emploi pour me servir d'une hache.

– Vous voulez dire que son utilisation vous est déjà familière ? rétorque Decularde, décisif et heureux de se montrer sous son meilleur jour devant à la fois Arlette et Wallance.

– Je n'y comprends rien, dit Jean-Paul Bistourolf.

– C'est sûr qu'il ne faut pas être un imbécile, dit Wallance qui peut avoir une bonne mémoire, parfois.

– Tant pis pour vous, dit le lieutenant Xhiloverde. Moi, je m'y retrouve très bien.

Les voies de la justice sont impénétrables mais Liberty trouve dans l'ordre moral des choses que les autres policiers se conduisent avec lui comme des alliés.

1. Voir dans la même série *L'Auteur de polars*.

2. Voir dans la même série tous les volumes précédents.

Wallance est tellement content d'avoir résolu l'affaire Faribol qu'il les empoisonne, lui et Lavraut, depuis si longtemps, qu'il ne peut s'empêcher de téléphoner à Gou, à Paris, pour l'informer. C'est aussi une manière de montrer au divisionnaire, dont le commissaire est perpétuellement énervé qu'il passe son temps à ne rien faire pour un salaire exagéré, que lui continue à travailler même quand il est en vacances. Gou ne le prend pas comme ça.

– Ça n'a pas l'air trop réussi, vos congés, Liberty, si vous en êtes réduit à potasser vos dossiers même en jouant au golf miniature, dit le divisionnaire.

Wallance n'avait pas dit un mot sur le golf miniature, c'est un agacement supplémentaire que Gou, qui est nul, ait tout à coup fait une déduction si exacte. Il estime en outre avoir mérité des compliments plutôt que des moqueries mais c'est un des principes phares du système hiérarchique que les supérieurs sont toujours susceptibles. Ces tyrans détestent que la moindre seconde de la journée puisse laisser supposer que cette supériorité est usurpée, preuve psychologique implacable qu'eux-mêmes n'en sont pas persuadés.

– Et quel était le mobile de votre Jean-Paul Bistourolf, je veux dire aussi bien pour Faribol que pour la marquise ? dit encore le divisionnaire une fois que le commissaire a tout raconté.

Ce n'est certes pas la première fois que Gou tâche de gâcher des énigmes magnifiquement éclaircies par Wallance en mettant en cause le prétendu motif apte à justifier le massacre. Aujourd'hui qu'il est en vacances, ça semble particulièrement injuste au commissaire, il y aurait une logique à ce qu'on soit plus tolérant en une telle circonstance. Certes, il n'y a pas de mobile, peut-être, mais Wallance est en congé, période où on ne peut décemment pas demander aux policiers d'avoir la même rigueur qu'en plein travail. Les syndicats seraient les premiers à être de son avis si le commissaire n'était un solitaire qui se ferait révoquer plutôt que de les saisir, encore qu'il faudrait voir si ça se posait.

– Vous n'avez qu'à me faire parvenir le dossier, dit Wallance, sachant qu'il y a lui-même par erreur mis le plus grand désordre la dernière fois qu'il y a touché¹, et que le divisionnaire est incapable de se servir tout seul du système informatique tandis que sa jeune et séduisante secrétaire est partie tout le mois d'août au Pérou pour un voyage sac au dos sur les traces des Incas avec un garçon de son âge dont Gou a toutes les raisons de craindre qu'il soit plus qu'un simple camarade.

En outre, en tant que divisionnaire à Paris, il a accès à des documents interdits au pauvre lieutenant Xhiloverde d'Évian-les-Bains.

– Je vais voir ce que je peux faire pour vous rendre service, dit Gou.

Wallance est hors de lui, il ne faudrait pas renverser les rôles. C'est lui qui aide en trouvant des coupables au mois d'août. Il raccroche bien décidé à passer sa colère sur Jean-Paul Bistourolf qui est cause de tout : il suffirait qu'il avoue en dévoilant ses mobiles pour que la situation du commissaire change du tout au tout, le caquet du divisionnaire serait privé d'ouverture. Cette réticence des assassins à reconnaître les motifs qui les ont fait agir, comme si eux-mêmes les trouvaient un peu ridicules, pas suffisants, en tout cas, pour justifier qu'ils se retrouvent maintenant en prison, cette apparente indifférence pour ce qui les conduit à commettre l'événement somme toute le plus décisif de leur existence et de celles de leurs victimes est, pour le coup, un mobile supplémentaire rendant douce à Wallance leur capture. S'il considère la plupart du temps les innocents comme des « poules mouillées », il n'est pas loin de prendre les coupables dans leur ensemble pour des idiots, vision étriquée de l'humanité dont on comprend qu'elle lui mette parfois les nerfs en pelote. Ça explique mieux aussi qu'il hésite si rarement à mêler les deux catégories, innocents et coupables, tous les archivistes savent comme les erreurs de classement sont monnaie courante, quel que soit le mal qu'on se donne ou pas.

– Alors, Liberty, ton chef t'a dit d'aller te faire foutre ? Tu devrais obéir. Ou, si tu veux, je le fais à ta place, de venir me faire foutre, lui dit Kevin Rocamadour qui a tout entendu.

Le téléphone est dans le salon. Wallance aurait appelé de son portable s'il avait su que l'homosexuel était dans sa chambre, mais c'est moins cher d'un fixe.

Dans cet état d'ébullition, le commissaire sort du pavillon. Son projet est de marcher à grands pas jusqu'à celui de Jean-Paul Bistourolf qu'on n'a pas encore arrêté. Il se connaît, la marche et l'air lui ouvrent l'esprit et quelques secondes suffiront à lui permettre d'imaginer en gros un mobile qu'il lui sera ensuite loisible de peaufiner pendant l'interrogatoire et, éventuellement, la garde à vue. D'un autre côté, il n'est pas chez lui, à Évian, peut-être que les accusés y ont d'autres droits et les juges d'autres manières, mais il serait surpris que le lieutenant Xhilaverde lui mette des bâtons dans les roues si Wallance lui dit qu'il était à l'école de police avec son supérieur bientôt de retour, le commissaire Martin, ce qui est d'ailleurs peut-être vrai quoiqu'il ne s'en souvienne pas car il méprise si naturellement ses collègues qu'il oublie fréquemment jusqu'à leurs noms.

À peine est-il dehors qu'il tombe sur Xhilaverde, faisant les cent pas devant sa porte.

– Je n'osais pas vous déranger, commissaire Liberty, dit le lieutenant qui a pris le pli du surnom infernal.

La vérité, pour Wallance, est que Xhilaverde est enchanté de passer ses journées, sous couvert professionnel, dans la résidence de Vacances merveilleuses, et qu'il ne se presse pas d'y faire ce qu'il n'a pas à y faire.

– Je crois que j'ai tout compris, pour l'assassinat de la marquise. Vous m'accompagnez chez Jean-Paul Bistourolf ? dit le commissaire.

– Avec plaisir. Est-ce que vous pouvez juste m'en toucher un mot avant qu'on lui parle, s'il vous plaît, commissaire Liberty ? Vous comprenez, pour que je n'aie pas l'air d'un imbécile, ajoute-t-il en riant de telle manière qu'on se demande comment sa présence pourrait éviter de susciter cette interprétation.

– Bien sûr, bien sûr, dit Wallance qui n'a pas eu une seconde pour y réfléchir, il ne lui en faut jamais beaucoup mais là c'est vraiment trop peu.

– Une histoire de viol ? J'ai tout de suite pensé qu'il n'y avait rien de décisif à ce que le docteur Makikis n'ait pas trouvé trace d'outrage, ça peut avoir eu lieu il y a des années et la marquise se serait lavée cent fois depuis.

– Vous n'êtes pas un idiot, lieutenant, dit avec reconnaissance le commissaire, ravi qu'il en soit un.

– Merci, commissaire.

Un viol, en effet, c'est toujours le plus simple. C'est l'éternel mobile vers lequel se tourner quand tous les autres ont failli : c'est improuvable dans un sens ou dans l'autre, surtout si la victime est morte et que ça remonte à des siècles. Or, pas besoin de l'avoir éprouvé soi-même pour connaître le traumatisme qu'un tel acte provoque pour toute la vie, fournissant par là même un mobile permanent et inattaquable. Il est vrai que, lorsqu'on raisonne ainsi, on pense plus à la violée qu'au violeur, pour qui le traumatisme est manifestement moindre même s'il n'y a pas de quoi se vanter d'être obligé de les forcer pour se trouver des partenaires, ce n'est pas à l'honneur de ses capacités sexuelles, bien que, pourrait-on argumenter de l'autre côté, tout le monde n'a pas non plus le sexe assez vaillant pour en tirer satisfaction face à une femme qui hurle de mécontentement et qu'on doit maintenir avec ses cuisses et ses deux mains quand ce n'est pas une arme, encore qu'il ne faudrait pas non plus que des pervers tirent gloire de leurs fantasmes. En un mot, le mobile du viol serait plus crédible si c'était Adeline Villechaussoy de Parme qui avait décapité Jean-Paul Bistourolf, tombant sur lui par hasard trente ans après, ç'aurait été un meilleur assassinat ainsi mais ce qui est fait est fait, on ne peut pas revenir en arrière, et le violeur a pu avoir peur d'être dénoncé, ça se tient aussi. Un viol, dans quelque sens que ce soit, c'est le plus sûr. En plus, les policiers et les juges aiment mieux traiter ce genre d'affaires, c'est plus croustillant que d'écouter les experts s'entrebattre pour tenter de déterminer si les odeurs de peinture devaient tuer le dormeur sans coup férir ou si la grue avait été sabotée pour s'abattre ainsi. Un viol, c'est quand même du sexe, de l'humain.

Il n'y a pas cent mètres entre le pavillon de Wallance et celui de Jean-Paul Bistourolf mais ils trouvent encore le moyen de tomber sur Deculardelle et Arlette qui reviennent en nage et en short et jupette blancs ridiculement trop courts du tennis et décident de les accompagner dès que Xhilaverde leur explique de quoi il s'agit. Liberty reste pour sa part prudemment muet, ne souhaitant pas trop de témoins au début, quand son accusation demeure tout de même considérablement vague, mais le lieutenant est dans l'état d'esprit inverse, plus il y a de fous, plus il est couvert.

Kevin Rocamadour est sorti derrière Wallance parce que sa stratégie est de le laisser le moins souvent seul la journée dans l'espoir qu'il pourra ainsi également

l'accompagner une nuit. Le voyant, Arlette lui propose de venir avec eux. Aussi sexy soit-elle avec la transpiration qui doit en outre l'humidifier entièrement, le commissaire trouve qu'elle exagère de se conduire en enquêteuse en chef à prendre des initiatives alors qu'elle est juste tolérée en tant qu'épouse de collègue au physique avenant. Naturellement, le garçon accepte avec enthousiasme de se joindre au groupe.

1. Voir *L'Auteur de polars*.

Avec quel instrument travaille un assassin ?

Chez Jean-Paul Bistourolf, en fait aiguillonné plus que freiné par le large public, Wallance n'accuse pas de main morte.

– En 1980, vous avez violé Adeline Villechaussoy de Parme qui ne portait pas forcément encore ce nom dans le XIV^e, près de la rue Raymond-Losserand, je crois, dit-il.

Il se souvient d'une affaire de ce genre qui le tараude encore parce qu'il n'a jamais pu la résoudre, à l'époque où il trouvait banalement plus honorable de ne pas intervenir trop directement lui-même et que les crimes impunis restent impunis, comme si ses préjugés devaient prendre le pas sur la morale publique dont tout le monde serait pourtant d'accord pour admettre qu'elle ne souffre jamais autant qu'à voir des assassinats suivis d'aucune sanction.

– Liberty, je vis à Moulins depuis 1937. Je suis né à en 1932 à Béthune mais mes parents ont déménagé quand j'avais cinq ans. Qu'est-ce que je serais allé faire à Paris, dans le XIV^e ? Je ne m'y suis installé qu'il y a deux ans, dit Jean-Paul Bistourolf.

– Je me souviens aussi très bien d'un viol à Moulins, en 1976. Ça pourrait parfaitement avoir été vous et la marquise ou future marquise, dit Wallance qui ne s'est pas embêté à aller regarder la date du mariage de la victime et qui parle de chic, Moulins serait bien la seule ville de France où les violeurs auraient fait profil bas toute une année durant.

– Quel puits de science, dit Arlette devant ces faux souvenirs du commissaire.

– Tu sais que tu es vraiment séduisant, en plein travail, Liberty, dit Kevin Rocamadour.

– S'il vous plaît, dit Deculardelle au garçon que, homosexuel ou pas, il serait plus rassuré de ne pas voir trop à son aise près de son épouse.

– Alors, dit Xhilaverde comme Jean-Paul Bistourolf ne répond pas. Vous venez d'avouer que vous étiez à Moulins en 1976, vous pouvez vous expliquer sur ce viol de la victime.

– Je ne vous permets pas, dit l'accusé, réponse tout à fait inadéquate et qui montre comment, sous l'empire conjugué de sa mauvaise conscience et de la crainte du châtiement, il commence à perdre son sang-froid. Cette enquête est menée en dépit du bon sens.

– Je vous prie, dit méchamment Xhiloverde qui ne redoute rien tant que des remarques de ce genre, pas de la bouche du coupable, bien sûr, mais d'un supérieur ou d'un magistrat, ça ne fait jamais joli au tableau d'avancement.

À ce moment-là, le portable de Wallance sonne. C'est sa mère, il ne répond pas. Il resonance trente secondes après, c'est la messagerie, il ne répond toujours

pas. Il resonance encore trente secondes après, car les coups de fil sont comme les catastrophes, ils arrivent toujours en série. Le numéro est masqué, il répond. C'est Gou.

– Mon cher Liberty, on a une petite stagiaire qui est une merveille pour tout ce qui est dossier, et bien au-delà, dit le divisionnaire. Si, je vous assure, Graziella, je ne dis que ce que je pense et c'est la vérité, ajoute-t-il en aparté. L'informatique fait des miracles et la miraculeuse Graziella est tombée sur un point qui pourrait vous intéresser au plus haut point, justement, vu ce que vous m'avez dit de l'affaire qui assaisonne vos vacances, reprend-il pour Wallance. À ce propos, ne soyez pas trop sévère avec l'assassin, pensez comme vous vous ennuierez sans lui si vous deviez passer votre semaine simplement à jouer à ping-pong, je ne serais d'ailleurs pas surpris que vous ne soyez pas un fameux pongiste, soit dit sans vous vexer.

– De quoi s'agit-il ? dit Wallance dans l'état de nerfs qu'on imagine, d'autant que Gou fait exprès de parler fort, le commissaire ne se rend pas compte si tous les autres, que cette interruption rend muets, entendent ce que lui passe sournoisement son supérieur.

– Ah ah, vous êtes impatient, Liberty. Comme quoi j'ai raison et cet assassinat est ce que vous préférez de vos vacances. Je ne vais pas vous faire languir plus longtemps. Ce serait d'autant plus injuste que, je dois l'avouer, félicitations, une fois de plus vous aviez raison. Jean-Paul Bistourolf a travaillé à la boucherie Chez Marcel de Moulins de mars 1954 à fin août 1954. Pourquoi a-t-il dû la quitter si tôt ? Affaire de mœurs ? Criminelle ? Graziella n'en sait rien. Mais elle est sûre pour les dates, de mars à fin août 1954.

– Qu'est-ce que ça peut me faire ? dit Wallance dont la volonté de répondre sèchement à son supérieur prévaut temporairement sur toute autre forme d'intelligence.

– Enfin, Liberty, c'est votre esprit qui est en vacances ? C'est un excellent commissaire mais il ne comprend pas ce que vous avez découvert, ma petite, ajoute le divisionnaire dans un nouvel aparté. Eh bien, vous aurez fait rire Graziella et je vous en remercie, Liberty, son rire illumine mon bureau et c'est soudain comme si j'étais moi au bord de l'océan.

– L'océan ne va pas jusqu'à Évian, dit Wallance, mû par le même sentiment qu'à sa réplique précédente.

– On dit pourtant Évian-les-Bains, non ? Enfin, peu importe. Un boucher, Liberty. Vous n'avez jamais vu un boucher couper sa viande à la hachette ?

– Merci, en est réduit à dire le commissaire dans un mélange d'authentiques rage et reconnaissance.

Il raccroche, tout le monde se tourne vers lui, attendant silencieusement qu'il profère la solution. Wallance prend son temps, profitant de la solennité qui s'installe, si rare dans cette résidence de Vacances merveilleuses.

– Je ne suis pas toujours d'accord avec la police, mais là je suis absolument de ton avis qu'Évian n'est pas sur l'océan, Liberty. Si ça te dit qu'on aille au bord de la mer ensemble, de mon côté c'est O.K. et plutôt deux fois qu'une, dit Kevin

Rocamadour parce que c'est bien de quelqu'un comme lui de préférer faire rire tout le monde que de voir élucidées avec précision les circonstances d'un drame horrible.

– Vous vous étiez bien gardé de nous dire que vous aviez été boucher, dit le commissaire à Jean-Paul Bistourolf pour reprendre la main.

– Ça, je peux jurer que vous n'avez pas prononcé un mot sur ce sujet, dit Deculardelle qui est obligé d'aller dans le sens de Wallance pour clouer le bec à Kevin Rocamadour mais qui, sur le fond, ne comprend pas trop ce que ça change, les suspects sont toujours discrets sur eux-mêmes, avec une pudeur mal placée quand on pense à l'indécence qu'ils ont eue par ailleurs de tuer des innocents.

– Tout le monde en est témoin, dit Xhilaverde, à la fois comme une affirmation et comme une question, qui ne dit mot consent et sera compromis si ça tourne autrement.

Le lieutenant respecte les méthodes parisiennes qui ont fait leurs preuves mais a du mal aussi à voir en quoi l'enquête subit un apport décisif par la révélation de la profession exercée six mois durant par le coupable il y a pile cinquante ans. Il se demande si c'est cette similitude de dates (1954-2004, exactement le même chiffre final) qui est l'élément important.

– Vous voulez nous faire croire que c'est une coïncidence ? dit encore Xhilaverde à Jean-Paul Bistourolf, jugeant cependant plus prudent de ne pas préciser davantage.

– Non mais vous êtes tous des clowns, dit Jean-Paul Bistourolf à qui cette insulte n'a pourtant pas réussi jusqu'à présent.

Wallance pense à aller fermer la porte du pavillon, ce doit être Kevin Rocamadour qui entre le dernier et la laisse systématiquement ouverte, quand on est mal élevé pour le sexe on l'est aussi pour la politesse. Ce n'est pas que le commissaire ne veut pas qu'on l'entende mais un peu d'apparat ne nuirait pas à la situation, et il a soudain redouté de voir réapparaître Adrien et ses jeux de gamin de même pas sept ans qui n'amusent que lui.

Tout le monde se tourne encore vers Liberty, attendant de lui le mot de l'énigme dont il faut bien reconnaître qu'il demeure encore pour l'instant un soupçon illisible.

– Avec quelle arme a été tuée la marquise Adeline Villechaussoy de Parme ? dit-il à la cantonade, heureux d'apparaître comme le maître de cérémonie incontesté devant Arlette Deculardelle.

– Une hache, répondent-ils tous, comme à un jeu télévisé où le tout n'est pas d'avoir la bonne réponse mais de la donner plus rapidement que les autres.

– Et avec quel instrument travaille un boucher ?

Comme un jeu télévisé encore, personne ne sait. Il n'y a que Jean-Paul Bistourolf à connaître le métier de près et lui boude ces questions du commissaire.

– Un gros couteau ? dit le lieutenant Xhilaverde, espérant qu'il n'y a pas de point de pénalité si ce n'est pas la bonne réponse.

– Un crayon ? dit Kevin Rocamadour. Ils en ont toujours sur l'oreille pour les additions malgré l'informatique.

– La machine à couper le jambon, dit Deculardelle. Ça me fascine depuis que je suis enfant, j'avais toujours peur que le type y laisse un doigt quand j'accompagnais maman faire les courses.

– Mais non, dit Arlette. Ça, c'est le charcutier. Le commissaire Liberty a posé la question pour le boucher.

– Une camionnette frigorifique, dit Kevin Rocamadour, estimant que rien, dans la règle du jeu telle que ne l'a pas énoncée Wallance, n'interdit de pouvoir donner plusieurs réponses vu que le crayon n'a pas été accepté. Ils en ont toujours une pour transporter les animaux.

– Un crochet pour suspendre les animaux, c'est très spectaculaire. J'ai vu ça à la télévision dans un documentaire sur la chasse, dit Arlette qui pense flatter le jeune homme en approfondissant son idée.

– Un tablier, dit Xhilaverde. Les bouchers ont toujours un tablier.

– Un tablier ensanglanté, dit Deculardelle. Ensanglanté comme celui d'un assassin, ajoute-t-il, croyant dès lors être tout près de la solution.

Ils regardent tous Wallance après chaque réponse pour savoir si c'est la bonne et le commissaire reste impassible tandis qu'eux sont enchantés de cette animation de fin d'après-midi, le moment le plus morne les autres jours. Ils voulaient d'ailleurs s'en plaindre à Adolphe Ellénore, le responsable de Vacances merveilleuses qui les a rejoints dans le pavillon, mais ce n'est plus le moment.

– Avec quel instrument travaille un boucher ? demande Arlette à ce nouveau concurrent.

– Un couteau bien tranchant, dit Adolphe Ellénore.

– Mais non, on l'a déjà dit, disent-ils tous, méprisants.

Le responsable est vexé.

– Avec une chambre froide, dit-il.

Ça se tient. Tous se tournent vers Wallance : prendra-t-il la réponse en compte ?

– J'en suis sûr, dit Adolphe Ellénore avant que le commissaire ait rien répondu. Mon beau-frère est boucher et il a une chambre froide, et justement on en a déjà parlé et il m'a dit que c'était pareil pour tous les bouchers, même si les dimensions peuvent être différentes, naturellement.

– Une hache, dit Wallance.

– Quoi, une hache ? disent Kevin Rocamadour et Arlette de bonne foi.

– La marquise Adeline Villechaussoy de Parme a été assassinée avec une hache. Mais avec quel instrument travaille un boucher ? dit Deculardelle qui croit que son collègue, avec toutes les idées qui ont fusé ces dernières secondes, a oublié le principe du jeu qu'il a initié.

– Le boucher, lui aussi, travaille avec une hache, dit distinctement Wallance, séparant chaque syllabe, pour que ça rentre bien dans la tête de tous ces imbéciles qu'on lui a donnés comme témoins.

– Ah ? entend-on comme un vague murmure général et indécis, un peu déçu.

– Comment coupe-t-il les morceaux ? insiste le commissaire.

– Une hache ? Plutôt une hachette, dit Kevin Rocamadour qui ne veut pas que les liens qu'il aspire à tisser avec Liberty reposent sur un mensonge ou un malentendu.

– Un hachoir, dit Adolphe Ellénore, cinglant. Mon beau-frère dit un hachoir et vous pouvez regarder dans le dictionnaire, on dit « le hachoir du boucher ».

– Vous voyez, vous avez bien fait de nous poser la question puisqu'on ne savait pas, dit Arlette Deculardelle pour réconforter Wallance dont on remarque à son air, à la fois enragé et atterré, que le jeu n'a pas tourné à cent pour cent comme il l'espérait.

– Et on dit aussi, je l'ai appris très récemment, l'étampure pour chacun des trous d'un fer à cheval, dit Adolphe Ellénore qui croit qu'il s'agit d'un jeu de vocabulaire, alors que rien ne déplaît plus à Liberty que de recevoir des leçons sur ce point, et qui est fier d'avoir manifestement gagné. C'est mon beau-frère qui me l'a dit parce qu'il adore l'équitation, ça m'a fait rire et je lui ai dit : « Heureusement que tu n'as pas une boucherie chevaline. »

– Oui, heureusement, dit par politesse Arlette qui n'a pas bien suivi.

– Ça suffit, hurle soudain Jean-Paul Bistourolf que tout le monde a oublié, plus énervé qu'eux tous réunis, Wallance inclus.

— Que se passe-t-il ? dit Adolphe Ellénore qui, étant arrivé en retard, a manqué la première partie du spectacle.

— Je vais vous le dire, moi, ce qui arrive. Il se passe que monsieur Jean-Paul Bistourolf ici présent a travaillé près de six mois dans une boucherie de la bonne ville de Moulins quand il n'était qu'un jeune homme et qu'il croyait pouvoir passer cette expérience par pertes et profits. Pas du tout, mon petit monsieur, on ne berne pas si facilement la police française, même si je sais qu'à Évian on est près de la frontière, ajoute Wallance, s'en voulant sitôt prononcé de sa dernière proposition concessive dont il est difficile d'exprimer à quoi elle répond. En 2001 ou 2002, je n'ai pas le dossier sous les yeux, Jean-Paul Bistourolf a un différend avec Jean-Pierre Garhibol, plus connu comme clown sous le nom de Faribol.

— Jamais entendu parler, dit Adolphe Ellénore.

— Moi non plus, dit Jean-Paul Bistourolf en s'appuyant sur ce soutien inattendu, comptant que c'est Vacances merveilleuses tout entier qui vole à son secours.

— Mais si, je l'ai vu à la télé quand j'étais petit. Si c'est ça qu'on appelle un clown, je suis beaucoup plus drôle que lui, dit Kevin Rocamadour.

Le commissaire se félicite qu'au moins Adrien ne soit pas présent pour raconter aussi ses souvenirs de Faribol vu par un enfant qui avait quatre-cinq ans à sa mort, tranche d'âge qui était le cœur de cible des numéros de l'assassiné.

— Ça me dit quelque chose, dit Deculardelle. Une affaire toujours en plan, non ?

— Plus maintenant, dit Wallance. Comment régler un différend quand on est un ancien boucher ? À la hache. Et c'est ainsi qu'un clown qu'adoraient les enfants s'est retrouvé décapité, privant les plus jeunes de nos concitoyens de distractions méritées sous prétexte de mettre fin à une malheureuse affaire personnelle dans le détail de laquelle Jean-Paul Bistourolf aura peut-être l'amabilité d'entrer lors de ses aveux. C'est le même homme qui, en 1976, dans cette bonne ville de Moulins, dans l'Allier, a violé cruellement la marquise Adeline Villechaussoy de Parme avec toutes les conséquences qu'on imagine sur le psychisme d'une telle femme dont il n'est pas exclu qu'elle ait tellement enfoui cette tragédie en elle-même que personne ne puisse la confirmer avec certitude maintenant qu'elle a disparu dans les circonstances que nous savons tous, ajoutez-il par sécurité, qu'on ne vienne pas le pinailler sur le viol.

— Mais je n'ai jamais violé personne, dit Jean-Paul Bistourolf.

— Moi non plus, dit Kevin Rocamadour. Et je n'ai jamais été violé non plus, même si un jour ça n'est pas passé loin mais au dernier moment je l'ai trouvé

séduisant tout de même, je crois que tout le monde aurait réagi comme moi en voyant son sexe, des dimensions pas banales, je ne dis pas ça contre vous, commissaire Liberty. Vos dimensions à vous, ça me coûte de l'avouer mais je n'en sais rien.

– Taisez-vous, hurle Wallance à la cantonade.

Il n'a jamais mené une enquête dans ces conditions, on voit bien que ce n'est pas lui qui est officiellement en charge.

– Taisez-vous, répète sur un ton plus convenable le lieutenant Xhilaverde qui n'a rien à gagner à autoriser des atteintes à la vie privée des policiers.

– Et que se passe-t-il, pour reprendre vos propres mots, dit Wallance en se tournant furtivement vers Adolphe Ellénore dans l'espoir de le mouiller aussi, que se passe-t-il quand, sans doute par le plus grand des hasards, celle qui est la marquise Villechaussoy de Parme, épouse du fameux marquis Villechaussoy de Parme, rencontre dans la résidence de Vacances merveilleuses à Évian Jean-Paul Bistourolf et qu'elle reconnaît en lui l'homme qui lui a volé sa vie vingt-huit ans plus tôt ? Il se passe que le violeur estimait ne pas avoir encore assez fait de mal à sa victime et qu'il ressaisit sa hache, on sait maintenant qu'il l'a empruntée dans le local à outils qui ferme certes à clé mais dont la fenêtre est restée cassée plusieurs jours, sans doute est-ce lui qui l'a brisée. Et, à la première mort du viol, il en ajoute une seconde, condamnant sa victime à avoir la tête tranchée. Boucher un jour, boucher toujours.

– Salaud, dit Arlette à l'assassin.

– Je t'en prie, ma chérie, dit Deculardelle, sautant sur l'occasion de prendre son épouse entre ses bras devant les autres, mais en tenue de tennis, ça manque d'allure.

– Alors, tout le monde est bien d'accord sur l'assassin, le mobile et l'arme du crime ? dit le lieutenant Xhilaverde.

– Vous avez quelque chose à dire ? dit Kevin Rocamadour à Jean-Paul Bistourolf avec cet esprit à prétention originale de certains déviants sexuels à qui leur propre vice laisse parfois croire qu'il est légitime que chacun s'exprime.

– Ça suffit, dit encore l'assassin, défense un peu légère.

Et, soudain, alors que personne ne s'y attend, assiégé par tant de vérités ou exaspéré par tant de mensonges, Jean-Paul Bistourolf craque.

– Marquise, l'Adeline ? Une pute comme tout le monde, oui, commence-t-il.

– Pas étonnant que vous deveniez violeur si vous avez des idées comme ça en tête, dit Arlette, en digne représentante de son sexe dans cette arène masculine où personne, certainement, n'aurait protesté si elle s'était tue.

– Une pute jusque dans la tête. On en a fait des coups ensemble, et je ne parle pas que baise. C'était une acrobate dans sa jeunesse, j'étais la tête et elle les jambes. Je planifiais les cambriolages et elle les exécutait selon mes instructions. Je prenais autant de risques qu'elle, attention, elle descendait m'ouvrir la porte dès qu'elle était entrée par une fenêtre, parce ce n'est pas elle qui aurait été capable de choisir les vrais tableaux et les objets de valeur dans les demeures qu'on visitait à notre manière, elle n'aurait jamais su reconnaître un Bruegel d'un Mondrian.

Même marquise depuis plus de vingt ans, elle n'y arrivait pas, alors imaginez un peu à l'époque. Un jour, alors qu'on cambriolait le château des Villechaussoy de Parme dans les environs de Moulins, les meubles étaient d'ailleurs beaucoup moins luxueux que ceux que j'avais vus dans un magazine, ils avaient dû les louer pour la photo, alors qu'elle cambriolait, moi j'étais surtout là pour l'accompagner et choisir comme je disais, on s'est fait surprendre par le marquis. J'ai réussi à m'enfuir, mais elle, tout acrobate qu'elle était, elle s'est débrouillée pour rester et quatre mois après le marquis l'épousait. Ce n'est pas ça qu'on appelle une pute, madame ? ajoute brusquement Jean-Paul Bistourolf pour Arlette.

– Il aurait fallu avoir sa version à elle, monsieur, et avec vos agissements vous avez rendu impossible qu'elle s'exprime sereinement, répond-elle, faisant la fierté de son époux par la noblesse de sa réplique.

– Résultat, reprend Jean-Paul Bistourolf pour tout le monde, j'ai dû partir sans butin et dire ciao à tous les cambriolages à venir, même ceux sur lesquels j'avais déjà travaillé. Bon, la chance a voulu que je retrouve rapidement une autre partenaire. Mais je n'ai pas été invité au mariage, une fête splendide, paraît-il, et, depuis, plus de nouvelles, alors que de mon côté je lui ai écrit souvent pour qu'elle me rende l'argent, on avait toujours dit qu'on faisait part à deux, et je n'ai pas touché un centime du marquis. Elle disait que lui ne m'avait pas touché non plus, contrairement à elle vous saisissez, mais à l'âge qu'il a aujourd'hui il ne doit pas être bien redoutable. Alors quand on s'est rencontrés ici et qu'elle est restée sur ses positions, pas un sou pour moi, elle n'a même pas voulu mettre ma margarita sur sa chambre le premier jour, quand elle a gagné au gin rummy et qu'elle a exigé d'être payée comptant alors que je n'avais pas l'argent sur moi, je me suis dit que ça suffisait, « Ça suffit, tu comprends ? » je lui ai dit. J'ai été chercher l'argent dans ma chambre, soi-disant, mais en vérité la hache et je ne l'ai pas ratée. Que vous m'arrêtiez, je le regretterais, mais d'avoir débarrassé le monde de cette pourriture, je ne le regretterai jamais.

C'est la première fois que ça arrive à Wallance, choisir un coupable au hasard et tomber sur le bon. Ça le met de bonne humeur même s'il doit reconnaître que le mobile qu'il avait inventé était loin du compte mais le mobile est perpétuellement source d'ennuis.

Deculardelle, qui a toujours fait confiance au commissaire Liberty et s'en est toujours très bien porté, félicite son collègue, passant sous silence les erreurs indéniables et le curieux épisode du jeu dont force est de constater maintenant qu'il a été efficace en faisant perdre son calme à l'assassin, ce qui n'était pas évident si on songe que même la décapitation dont il s'est rendu coupable n'y a pas suffi.

– Bravo, bravissimo, dit Kevin Rocamadour en prenant prétexte de cet enthousiasme ostentatoire pour embrasser le commissaire sur les deux joues.

– C'est parfait, tout est réglé discrètement et il s'agit d'affaires dans lesquelles la responsabilité de Vacances merveilleuses n'a aucune raison d'être engagée, dit Adolphe Ellénore.

– Ça ne m'étonne pas du tout, dit Arlette. On commence par ne pas respecter les femmes et puis on finit par leur couper la tête, viol ou pas.

– Vous allez me suivre gentiment au commissariat ou je vous passe les menottes, dit le lieutenant Xhilverde.

– Alors est-ce que je pourrais être remboursé de la suite du séjour ? demande Jean-Paul Bistourolf à Adolphe Ellénore, reprenant pour la première fois la parole depuis la fin de sa confession.

– Ce serait trop facile, répond l'homme de Vacances merveilleuses qui n'a jamais été confronté à pareil cas mais le groupe ne rembourse jamais personne, pourquoi commencerait-on par un assassin qui n'avait qu'à ne pas se faire prendre s'il ne voulait pas gâcher son argent ?

Wallance se réjouit que ça ne marche pas à chaque fois, le coup de la ristourne.

– Et vous avouez aussi pour Faribol ? dit-il, souhaitant en finir une fois pour toutes avec ce clown qui ne l'a jamais fait rire.

– Ah non.

Pour Faribol, Jean-Paul Bistourolf campe sur son innocence, ce que le commissaire trouve franchement antipathique puisque, à part l'embêter lui, ça ne change rien pour personne.

– Imbécile, lui dit intelligiblement Wallance devant tout le monde sans que l'assassin ait le cœur à rien rétorquer.

Xhilverde et Jean-Paul Bistourolf partent pour le commissariat, accompagnés de Deculardelle. Le lieutenant est favorable à ce qu'un plus haut gradé le couvre et l'époux d'Arlette n'y voit plus d'inconvénient maintenant que l'affaire est résolue. Ils en ont pour un moment où Arlette sera sans conjoint pour la surveiller, de nouvelles grandes manœuvres sont à prévoir. Wallance se verrait bien couronner sa journée triomphale par un coït royal mais les voies du sexe aussi sont parfois impénétrables.

De même que la requête de Jean-Pierre Bistourolf demandant un rabais pour que son arrestation ne soit pas uniquement une mauvaise nouvelle n'est pas injustifiée, après tout Vacances merveilleuses va pouvoir récupérer son pavillon pour bénéficier de l'argent d'un client supplémentaire, de même Wallance tâche d'obtenir d'emménager lui-même dans l'appartement ainsi libéré. Privé de la présence pesante de Kevin Rocamadour, il imagine pouvoir entraîner plus facilement Arlette Deculardelle dans son lit et encore mieux profiter de ses congés. Question sexe, tout le monde connaît le mois d'août. Que la ribambelle de coucheries qu'il suscite soit le plus souvent éphémère ne dérange pas le commissaire, bien au contraire, il ne tient pas non plus à avoir toutes ces épouses sur le dos, même si, après Martine, la femme de Lavrout, ça lui ferait bizarre de ne séduire des amantes que dans la famille proche des collègues. Adolphe Ellénore demeure cependant inflexible, prétendant que, pour les besoins de l'enquête que Wallance estime cependant mieux connaître que son interlocuteur, on ne peut pas encore ranger soi-même les affaires de l'assassin et envoyer la femme de ménage dans son pavillon au risque de saboter tous les éventuels indices qu'il y a abandonnés. Arlette elle-même vole au secours du responsable de Vacances merveilleuses, comme si elle aussi était intéressée aux bénéfices du club, ce qui non seulement agace Wallance mais l'inquiète un peu, serait-ce une manière de refuser la partie de plaisir sans en avoir l'air en arguant de sa pudeur vu la présence à quelques mètres de Kevin Rocamadour et ses remarques perpétuelles ? Le commissaire n'a rien de violent contre les homosexuels, jamais il n'a assassiné quelqu'un sous ce seul motif, mais ça l'arrangerait quand même bien que celui-ci soit plus discret plutôt que de considérer qu'avoir manifesté ses propres goûts lui donne un droit de regard sur ceux de tous les autres, homosexuels ou pas.

– Allons, commissaire Liberty, vous n'allez pas nous dire que vous avez peur du charmant Kevin, dit Arlette.

– Tu sais, Liberty, on ne pourra rien faire ensemble si tu n'en as pas vraiment envie, dit Kevin Rocamadour. C'est physiologique, les hommes ne sont pas des gozesses, ils ne peuvent pas faire semblant.

Après le dîner, Wallance, le jeune homosexuel et Arlette se retrouvent pour un verre plus intime dans le salon des deux premiers. Le commissaire tente des avances polies mais Kevin Rocamadour lui sabote tout par des remarques grossières qui font cependant rire l'épouse Deculardelle.

– T'inquiète, Liberty, dit le jeune homme. Je suis sûr qu'Arlette est ici pour la même raison que moi et que tu vas passer une bonne nuit.

– Tu es trop drôle, dit celle-ci en mettant une main sur une cuisse du commissaire et l'autre sur celle de Kevin Rocamadour.

Wallance ne sait pas quoi en penser.

Le portable de la jeune femme sonne, elle raccroche en expliquant que son mari en a encore pour un moment, semble-t-il que Xhilaverde n'est pas du tout suffisamment compétent et heureusement que lui, Deculardelle, est là.

– Profitons-en, dit Arlette en passant la main sur les joues de Wallance. Vous ne voulez pas me montrer votre chambre, commissaire Liberty ?

– Bien sûr.

Il n'y a plus qu'à se débarrasser de Kevin Rocamadour et l'affaire est dans le lit.

– Je vais venir la voir aussi parce que je peux te dire qu'à moi il n'a jamais proposé d'y faire un petit tour, dit le jeune homme.

– Oui, viens avec nous, mon chéri, dit Arlette en lui passant aussi les mains sur les joues, ce qui agace le garçon, comme quoi les gens qui se prétendent les plus libérés du monde ont leur puritanisme comme tout le monde.

Ils sont tous les trois dans la chambre qui n'est pas assez grande pour ça.

– Comme il fait chaud, dit Arlette en s'asseyant sur le lit et en enlevant sa blouse (elle a quand même eu le temps de se changer depuis le tennis, pas comme son mari qui est parti au commissariat en tenue), elle n'a plus en haut qu'un soutien-gorge. Mettez-vous à l'aise, commissaire Liberty.

– Devant lui ? dit-il en montrant son colocataire qui ne fait certes pas mine de se retirer.

– Allons, pas de manières, dit Arlette. Ce n'est qu'un homme après tout, comme vous devez en croiser dans tous les vestiaires. Vous ne m'aimez pas assez pour vous déshabiller devant moi ? Si c'est comme ça, ajoute-t-elle et elle fait mine de réenfiler son T-shirt.

– Tu sors d'ici, dit Wallance à Kevin Rocamadour, le tutoyant pour l'occasion et le saisissant par son col de polo pour le flanquer dehors.

– Je savais bien que tu y viendrais, Liberty, dit le jeune homme, feignant d'être ravi par ce contact physique pourtant pas à son honneur puisqu'il se retrouve dans le salon et que le commissaire ferme la porte de sa chambre à clé.

Dès lors, Wallance n'éprouve aucune gêne à se déshabiller, même s'il est indéniablement bien en chair mais ça se voit déjà quand il est tout habillé, des femmes adorent ça. Arlette ne demande pas à éteindre la lumière, et elle est bien la jeune épouse sexy qu'elle laissait entrevoir.

Ils sont tous les deux nus, allongés dans le lit et recouverts d'un simple drap, avec cette chaleur, quand Arlette a soudain soif.

– Ce serait le comble de manquer d'eau à Évian, dit-elle avec à-propos.

– Il y en a dans le salon, dit Wallance que ça ennuie d'aller la chercher ainsi dévêtu, avec Kevin Rocamadour qui rôde sûrement.

– Kevin, tu peux nous donner de l'eau, s'il te plaît, crie soudain Arlette.

– À votre service, dit le jeune homme qui profite de sa clé pour entrer dans la chambre avec une bouteille.

Il est en slip et il n'a besoin que d'une seconde pour comprendre que c'est plus

de vêtement que les deux autres réunis. Wallance est énervé de la maladresse d'Arlette qui réintroduit dans le jeu l'homosexuel qu'il a eu tant de mal à en sortir. Il ne va plus tarder à comprendre que, comme à une partie de quatre coins, c'est en fait de son côté qu'est la maladresse tandis que l'adresse rend parfaitement compte de la conduite de l'épouse Deculardelle, en cela plus douée que son mari. Car Arlette fait tant et si bien que Kevin Rocamadour, malgré les objurgations du commissaire et les propres réserves du jeune homme, qui pèse avantages et inconvénients, partenaires masculin et féminin, se retrouve rapidement à son tour dans le lit où on se doute que son slip ne fait pas de vieux os.

Rendant compte à sa manière de cet épisode très particulier de ses aventures dans ses carnets, Wallance, fervent racinien, comparera la situation, qu'il a enfin saisie, à celle d'*Andromaque*. Dans la pièce, Oreste est amoureux d'Hermione qui est amoureuse de Pyrrhus qui est amoureux d'Andromaque qui est amoureuse d'Hector mort. Dans la soirée du mardi 10 août 2004 à Évian, le commissaire veut coucher avec Arlette qui veut coucher avec Kevin Rocamadour qui veut coucher avec le commissaire. C'est la même situation, « au détail près que l'homosexualité remplace la nécrophilie », précise-t-il noir sur blanc dans un carnet, en une lecture de l'œuvre assurément tendancieuse mais les interprétations littéraires couvrent un champ plus vaste que les droits de la défense.

Au début, Wallance proteste quand il est contraint de regarder tout le temps qui lui fait telle ou telle caresse pour être sûr que rien d'immoral ne gâche son plaisir, ce qui ne le lui facilite pas. Arlette est obligée de l'embrasser sur les paupières pour qu'il garde les yeux fermés à se laisser faire. Il est un peu vexé de la partie de billard à plusieurs bandes jouée par l'épouse Deculardelle et à laquelle il s'est laissé prendre, maintenant qu'il est évident qu'elle ne tâchait de le séduire que pour arriver à travers lui à Kevin Rocamadour auquel son sexe, sinon, lui refusait d'emblée tout accès. Il essaie de résister un moment, mais sans le vouloir vraiment, et, tandis qu'il a docilement les yeux fermés, il sent des menottes se refermer sur ses mains derrière son dos.

– Comme Luc est parti au commissariat dans ses affaires de tennis, il a laissé ses outils de travail à la maison, dit Arlette. Les menottes, ça multiplie le plaisir, ajoute-t-elle en connaissance.

Pour Wallance, c'est trop tard pour faire des histoires, ce n'est pas les mains entravées qu'il sèmera la terreur.

Un bandeau sur les yeux – puisqu'il a les menottes pourquoi se priver ? Wallance ne va pas hurler au viol au risque de se mettre ensuite dans la situation de suspect pour n'importe quel assassinat –, c'est impossible de différencier la bouche d'un homme de celle d'une femme, surtout pour quelqu'un qui n'a l'habitude que des unes.

– Eh bien, monsieur est dans une situation intéressante, dit soudain Kevin Rocamadour, voulant manifester que le pénis du commissaire est plus proche de son nombril que de ses cuisses. Dis-moi, on se défend, côté dimensions.

Wallance est à la fois flatté et agacé, excité, quoi. Les mains sont comme les

bouches, impossible de connaître le sexe de leur possesseur rien qu'à sentir le préservatif se dérouler sur sa verge.

Ce qui se met en place ensuite, il n'est pas censé le savoir, c'est l'avantage des menottes et des yeux bandés. Il est allongé sur le dos avec un corps qui le chevauche, sa position favorite car elle n'est pas trop épuisante, pour le reste ce n'est pas son affaire. Rien ne lui interdit de penser que c'est Arlette qui est assise sur lui, et, de toute façon, si quoi que ce soit se passe mal, il pourra toujours arrêter ou assassiner le coupable, et ensuite sa ou son complice si ces partouzards jouent la solidarité même en dehors de leurs tractations sexuelles. La position réelle est la suivante : Kevin Rocamadour est assis sur le commissaire, avec tout ce que ça sous-entend, tandis qu'Arlette s'accroche au jeune homme qui doit lui aussi fermer les yeux pour arriver à quelque chose de telle sorte que si Wallance parvenait à se débarrasser de son bandeau, ce qu'il verrait serait le dos de l'épouse Deculardelle et il serait en droit de penser que c'est en elle qu'il trouve sa légitime satisfaction.

Personne ne voulait de cette scène à trois, à part Arlette qui l'a organisée mais la considérait cependant comme une concession stratégique, le commissaire jouant le rôle peu gratifiant d'appât, et voilà qu'ils en ont chacun profité. Kevin Rocamadour s'en veut un peu d'avoir joui dans une femme, mais ce n'est pas elle qui le faisait jouir et on peut être sûr qu'il ne s'en vantera pas demain matin au petit-déjeuner, la seule existence du commissaire Deculardelle lui enjoignant de plus pour une fois une discrétion de bon ton.

La seule vraie petite conséquence désagréable de la séance est que, avec toute cette agitation de chacun, Arlette ne retrouve plus les clés des menottes. Comme on lui a ôté son bandeau, Wallance peut aider les deux autres à chercher partout malgré ses mains dans le dos qui ne gênent pas pour voir, mais c'est malcommode quand même, surtout si ça s'éternise, et impossible de se rhabiller dans ces conditions.

Ils en sont là, n'ayant pas eu le temps de prendre la moindre douche malgré la chaleur et leurs efforts, quand on frappe contre la porte du pavillon.

– Tu es là, Arlette, ma chérie ?

C'est Deculardelle enfin rentré du commissariat.

Kevin Rocamadour lui ouvre tout habillé, c'est-à-dire avec un pantalon et un T-shirt. Il est plus de minuit, l'autre est toujours en tenue de tennis, avec son short trop court. Jean-Paul Bistourolf a dû bien se moquer de lui au commissariat. Arlette, rhabillée elle aussi, est assise dans le salon tandis que Wallance a dû s'enfermer dans sa chambre, ce qui n'a pas été commode, tout nu et de dos pour saisir la clé malgré ses mains entravées, mais personne ne pouvait l'aider sous peine de rester dans la chambre avec lui, au risque de toutes les suspensions.

– Ne fais pas tant de bruit, mon chéri, le commissaire Liberty dort, dit Arlette dès qu'il entre.

Derrière sa porte, Wallance a peur que ses partenaires l'abandonnent

satisfaction prise et le laissent se débrouiller tout seul avec ses menottes au mépris de toute solidarité sexuelle.

Il n'en est heureusement rien. Profitant à fond de l'homosexualité de Kevin Rocamadour, elle invente une histoire comme quoi le jeune homme a eu besoin des menottes pour mieux s'amuser avec un camarade et les clés sont introuvables, où sont les doubles ? L'homosexuel pense alors enfin à fermer à clé la porte de sa chambre en lançant « Ne t'inquiète pas » à l'intérieur comme s'il y avait quelqu'un d'autre que Deculardelle pour l'entendre.

Celui-ci est de bonne humeur parce qu'il a été très utile au commissariat, Xhilaverde ne s'en serait jamais sorti sans lui.

– Liberty, professionnellement, chapeau, dit-il. Après ça, tant pis si ce n'est peut-être pas un foudre de guerre en dehors du service et qu'il est plutôt le genre à se coucher avec les poules.

– Comment ça, coucher avec les poules ? dit Arlette, vexée.

– Qu'est-ce que vous en savez, que ce n'est pas un foudre de guerre ? dit pareillement Kevin Rocamadour, comme si l'insulte devait rejaillir sur lui en raison de l'indéniable intimité qu'il vient de partager avec Wallance.

– Il est plutôt le genre à se lever comme un coq, dit Arlette, sa rancune inassouvie et ne faisant pas allusion à l'heure du réveil.

– En tout cas, j'aime mieux faire la guerre avec lui et toute sa foudre qu'avec vous, dit encore Kevin Rocamadour, pensant à un conflit très particulier où ce sont surtout les négociations d'armistice qui sont plaisantes.

– Mais je ne vous ai rien demandé, dit Deculardelle à Kevin Rocamadour, ce qui est vrai.

– Eh bien lui, il te demande les doubles des clés, dit Arlette. Sinon, tu ne les reverras jamais, tes menottes, ajoute-t-elle comme une menace qui porte ses fruits car son époux part immédiatement à leur recherche mais qui demeure incompréhensible pour les autres auditeurs, moins familiers de la vie sexuelle du couple, même si rien ne les empêche de se faire des idées.

Deculardelle se le tient pour dit et revient trois minutes plus tard, toujours en short blanc de tennis, avec les précieuses clés. Arlette trouve que c'est alors le moment de rentrer.

C'est aussi le moment pour Kevin Rocamadour de retourner dans la chambre de Wallance qui ne voit pas cet instant sans une certaine crainte, offert nu et menotté à la bonne volonté du jeune homosexuel, à cet âge-là on n'est pas rassasié du premier coup. Psychologiquement, la situation du commissaire est compliquée par le fait que Kevin Rocamadour, dans la précipitation suscitée par l'arrivée inopinée de Deculardelle, a laissé à l'intérieur de la chambre de Wallance la clé de la porte de celui-ci et que c'est donc au commissaire de tâcher d'ouvrir sa propre porte, ce qui manifesterait on ne peut mieux, en cas de procès, sa volonté de laisser le jeune homme s'introduire dans sa chambre, d'autant que ses mains dans le dos forcent Wallance à s'échiner dans une position telle que ses fesses seront la première chose à s'offrir au regard et tout ce qui s'ensuit de Kevin

Rocamadour quand la porte sera enfin ouverte. Mais il n'a pas le choix.

Le commissaire a le temps de réfléchir à ce qu'on appelle un viol, et force lui est d'admettre qu'on voit les choses très différemment quand on en est victime et quand on ne l'est pas. De ce point de vue, les féministes n'ont pas tort de le comparer à un assassinat, qu'on prend toujours mieux, Wallance est bien placé pour le savoir, lorsqu'on est l'assassin que l'assassiné. Menottes aux poignets, il est comme une victime d'erreur judiciaire et en saisit toute l'injustice, ça fouette son sens moral.

– Tu sais que tu me plais encore plus comme ça, Liberty, dit Kevin Rocamadour en le regardant scrupuleusement, de face, et prenant en main le pénis du commissaire qui est pourtant désormais en de moins bonnes dispositions, ce qui a aussi sa part dans le malaise croissant de son possesseur.

En outre, Wallance n'a plus de bandeau sur les yeux, si bien que le sexe de la bouche qui a enfourné son membre redevenant ainsi viril ne peut pas lui échapper, et il est contraire à toutes les règles. Le commissaire n'ose pas crier pour susciter un scandale, son irrémédiable pudeur faisant encore des siennes. Un quinquagénaire de son grade ainsi tripoté par un enfant de vingt-deux ans, de quoi aurait-il l'air au bureau si ça se diffusait jusqu'à Paris ?

– Hein, Liberty, ça t'excite que je te donne les clés dès qu'on a fini, dit Kevin Rocamadour après avoir attendu poliment de ne plus avoir la bouche pleine pour parler.

Il fait allonger le commissaire sur son lit, reproduisant ensuite la position précédente, la seule originalité de ce garçon qui se flatte tellement d'en posséder consistant à ne pas bander les yeux de son partenaire qui en arrive donc à considérer sa jouissance précédente d'un moins bon œil, ne pouvant plus nier qui en était responsable. Il ne peut plus non plus ne pas comprendre dans quel orifice il s'agit salement. Maintenant, comme il n'y a plus Arlette pour faire écran en recueillant proprement en elle toutes les excréments de l'homosexuel, lorsque la scène se termine, elle laisse le torse du commissaire tout gluant, ce qui est le comble quand on a les mains attachées dans le dos. Mais Kevin Rocamadour est correct, il le délivre ensuite, non sans lui taper affectueusement sur ses fesses nues pour le remercier. Wallance a connu tellement de criminels sans scrupules dans sa carrière qu'il a eu la crainte, un moment, que le jeune homme se désintéresse de lui une fois qu'il n'en aurait plus besoin.

– Vivement demain soir, dit au contraire Kevin Rocamadour avant d'aller dormir dans sa propre chambre, en lui déposant un bisou mouillé sur la joue.

Lil ne dort pas bien, moins relaxé par ses activités précédentes qu'on n'a coutume de le prétendre. Le frappe qu'on sera mercredi, quand il se lèvera, ses vacances déjà plus qu'à moitié entamées, et il n'a encore tué personne, alors qu'il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour saisir que les motifs s'accumulent. Au début, il voulait profiter de ses congés payés pour rester inactif, que ça fasse une coupure avec son travail, mais désormais il n'y a pas de raison que n'importe qui puisse se conduire n'importe comment avec lui sans que des conséquences soient à subir. Maintenant que l'idée de l'assassinat lui est venue en tête, pas facile de s'en débarrasser.

Au petit matin, il s'endort enfin, de sorte qu'il est épuisé, à neuf heures, quand on lui donne de petites claques sur le visage pour le réveiller et qu'il ouvre les yeux pour découvrir Kevin Rocamadour accroupi à son chevet, légèrement vêtu comme la chaleur l'y autorise.

– Debout, Liberty, ta maman est là.

Contrairement à son habitude et vu les circonstances particulières, épuisé, le commissaire s'est endormi nu. Ça n'empêche pas sa mère d'entrer dans sa chambre où il n'est protégé que par un mince drap.

– Debout, mon garçon, dit-elle en saisissant le drap avec les prérogatives d'une mère avant de le remettre précipitamment en voyant dans quel état dort un enfant qu'elle n'a pas élevé ainsi. C'est comme ça qu'on accueille sa maman ?

Il s'avère que Mme Wallance, qui habite Saint-Étienne et a maintenant quatre-vingts ans, a téléphoné la veille pour le prévenir de sa venue mais le commissaire n'a pas répondu puisqu'il était en plein interrogatoire et, ensuite, il a eu mieux à faire, toute la soirée, en tout cas autre chose, que d'écouter sa messagerie.

– Je passe trois jours chez Mireille Bobo. Elle a une maison à Montazignac et, comme ce n'est pas loin, j'ai pensé que ça fait toujours plaisir que sa maman vienne vous faire une petite risette. Tu te souviens de Mireille ?

Bien sûr qu'il se la rappelle, surtout la fille, Marie-Sophie, de l'amie d'enfance de sa mère. Marie-Sophie, qui a son âge, est la première femme à l'avoir giflé, quand ils avaient quatorze ans. Elle prétendait qu'il regardait sous sa jupe. La vérité est qu'il avait perdu une pièce de cinq francs par terre, donc il la cherchait et, quand il l'a trouvée, il n'avait naturellement plus de raison de rester les yeux braqués sur le plancher comme un idiot et les a donc levés. Ce n'était pas sa faute s'il était juste en dessous de Marie-Sophie et sa culotte. Est-ce ce souvenir ou les claques toniques de Kevin Rocamadour ? En tout cas, les joues lui chauffent encore, dès le matin.

– Et qu'est-ce que c'est que ça ? dit sa mère en se levant du lit où elle s'était

assise pour aller recueillir par terre, du bout des doigts comme si c'était ontologiquement dégoûtant, un slip qui n'est pas du tout de la taille de Wallance puisque c'est celui que Kevin Rocamadour a dû retirer en entrant dans le lit hier soir et qu'il n'a pas remis quand Deculardele s'est manifesté et qu'il s'est rhabillé rapidement, sans voir rien d'utile à réenfiler un sous-vêtement que l'époux d'Arlette ne pouvait de toute façon pas voir, rien qu'un pantalon était tout à fait suffisant.

– Laisse-moi t'expliquer, temporise le commissaire, pris de court dans l'embrumement d'un réveil trop matinal.

– Ne perds pas ton temps, Liberty, dit Kevin Rocamadour qui s'incrute, laissant supposer que le partage de cette chambre est dû à une réservation concertée et non à une erreur de surbooking des représentants avides de Vacances merveilleuses.

– Je ne suis pas une idiote, mon garçon, ton ami a raison, dit la mère avec cette indifférence aux affaires de mœurs qui peut soudain gagner les vieilles personnes quand bien même elles ont eu des préjugés autrement tenaces toute leur existence durant, et qui laissent les enfants si démunis psychologiquement quand ils se rendent compte que c'est absolument égal à leur maman, de qui ils s'étaient si soigneusement cachés, qu'ils se conduisent de la manière exactement contraire à tout ce qu'elle leur a appris. Je trouve juste que tu aurais pu m'en parler plus tôt, mon chéri. Je suis quand même ta mère.

Wallance déteste que sa mère soit là quand il est question d'assassinat, elle est le genre à toujours vouloir dire son mot. Lorsque les vicissitudes de sa profession ont amené le commissaire à enquêter chez d'anciens camarades de collège, il fallait que Mme Wallance complique tout en innocentant celui-ci ou celle-là en raison des prétendues vertus qu'il aurait montrées dans l'enfance¹. Il ne manquerait plus, maintenant, qu'elle se prenne d'affection pour Kevin Rocamadour et qu'il soit trop dangereux de rien tenter contre lui. De toute façon, selon la démonstration qu'il s'est faite pas plus tard que la veille quand il s'agissait d'inventer un motif pour l'assassinat Jean-Paul Bistourolf-Adeline Villechaussoy de Parme, n'importe quel tribunal admettra le viol comme mobile d'un crime et Wallance ferait donc mieux de se tenir à carreau. Le plus habile, quoique le garçon soit sympathique mais il n'aurait quand même jamais dû se conduire comme il l'a fait, au mépris de toutes les règles de savoir-vivre, même les plus libérales, le plus judicieux serait de commettre un assassinat sur n'importe qui d'autre que Kevin Rocamadour et de seulement accuser l'homosexuel du meurtre et le faire arrêter. Un instant, l'idée traverse Wallance de tuer n'importe quel représentant du sexe masculin – Patrick, le serveur aux olives, ne serait pas un mauvais choix – et de prétendre ensuite qu'il en était amoureux et que Kevin Rocamadour ne l'a pas supporté, inversant à son profit le mobile du crime passionnel. Parce que le commissaire, toujours modeste dans la vie quotidienne puisque sa prétention ne le saisit, fugitivement, que dans les affaires criminelles ou littéraires, ne tient pas à ce que tous ses collègues sachent qu'il a été violé, plus ou moins, quand bien même ce ne serait que deux fois et sans conséquences

graves et par un magnifique jeunot de vingt-deux ans.

Il a sa mère sur le dos toute la journée puisque le car pour Montazignac ne repart qu'à dix-huit heures quarante. Elle, si souvent odieuse, trouve le moyen de sympathiser aussi bien avec la vieille Albertine Agostinellie qu'avec son infernal petit Adrien, sans compter les Deculardelle qui se présentent comme un tout jeune couple avec le mari fanfaronnant « Quand on a fini hier soir, Arlette était éreintée » tandis que la pauvre femme doit feindre que rien n'était de trop. Et par-dessus tout Kevin Rocamadour.

– Je ne peux pas vous considérer comme mon gendre, je suis trop vieux jeu pour ça, lui dit Mme Wallance à la table du déjeuner. Mais permettez-moi de vous traiter un peu comme un petit-fils. Ce serait bien le premier qu'il me donnerait, ajoute-t-elle en flanquant une bourrade dans les reins du commissaire.

– Je ne me souviens jamais si c'est avec ou sans olive, dit Patrick en apportant à Wallance un martini avec, signant son arrêt de mort.

Le commissaire voit immédiatement un inconvénient à son stratagème du crime passionnel compromettant Kevin Rocamadour : être amoureux d'un vulgaire et incompetent comme Patrick, même faire semblant après l'avoir tué, il n'y arrivera jamais.

– Vous avez cent fois raison de ne pas vous plier à ses quatre volontés, dit Mme Wallance, se glissant de surcroît dans les petits papiers du serveur négligent. J'aurais dû faire comme vous plus tôt.

Pour ne pas s'énervier, le commissaire décide de ne penser qu'à son prochain assassinat, ce qui lui occupe plus plaisamment l'esprit. Mais il n'arrive pas à se fixer exclusivement sur le serveur. Quand il voit sa mère passer une heure à plaisanter avec Albertine Agostinellie, Adrien et Kevin Rocamadour, à le montrer par instants tous les quatre du doigt, il a du mal à renoncer au petit garçon qui joue à réciter l'alphabet à voix basse devant lui à toute vitesse pour prononcer soudain une lettre le plus fort possible : « abc P », « abc D ». Wallance a beau savoir que ce n'est pas possible de tuer Adrien, que mille raisons, entre autres éthiques, s'y opposent, il ne peut pas s'empêcher d'y penser, ce qui ne fait de mal à personne. L'idéal, pour lui, serait que quelqu'un d'autre étrangle Adrien, lui-même gardant les mains propres. En entendant Albertine Agostinellie répéter sans cesse « Oui, Adrien, mon chéri », il se dit que si le petit-fils lui est interdit, pourquoi pas la grand-mère ? La vieille, il n'y a pas de contre-indication éthique. Mais le commissaire, qui a l'habitude, sait bien aussi que ses velléités de changer de victime sont une manière comme une autre de procrastination, il n'a qu'à s'attacher à Patrick et poursuivre son idée quoi qu'il advienne, il sera toujours temps de tuer encore quelqu'un d'autre après si le serveur, ce qui n'aurait rien d'étonnant, se révèle trop mièvre.

Kevin Rocamadour l'accompagne à dix-huit heures trente jusqu'à l'arrêt du car et la mère embrasse en partant les deux garçons avec la même affection apparente. Sans être jaloux, naturellement, d'un simple homosexuel qu'on ne reverra pas de sitôt dans la famille quoique la vieille l'ait inconsiderément invité à Saint-Étienne où elle passe sa retraite (et qu'il ait accepté, mais juste par politesse, espère-t-il), le

commissaire trouve ça un peu fort.

– Maintenant que j'ai la bénédiction de maman Liberty, je ne te quitte plus, dit Kevin Rocamadour en lui prenant le bras en pleine rue pour rentrer jusqu'à la résidence.

– Et Patrick, tu l'aimes bien, tu trouves que c'est un bon serveur ? dit Wallance pour tester son mobile.

Mais ne sera-ce pas trop compliqué, avec ce pavillon partagé, de placer dans l'appartement des indices accusant l'homosexuel sans risquer de se compromettre aussi lui-même ? Le commissaire décide de tuer avant tout Patrick et de voir après pour l'intendance. Comme il le note dans un carnet : « Il serait absurde, contradiction dans les termes, que la recherche prématurée d'un coupable ne serve qu'à retarder l'assassinat. »

1. Voir dans la même série *Le Collège du crime*.

Au dîner, le commissaire se retrouve à une table de quatre avec Adrien et sa grand-mère et, bien sûr, Kevin Rocamadour qui ne le lâche pas volontiers tant il a l'air vraiment pincé, Wallance ne peut pas s'empêcher d'être quand même un peu flatté. Il s'arrange pour voler une des multiples gélules que s'envoie la grand-mère, ça sera toujours un indice si on la retrouve sur le lieu du crime. On est déjà mercredi soir, Wallance rentre à Paris samedi, il lui faut se presser s'il veut non seulement commettre son assassinat mais aussi assister au moins au début de l'enquête. Il vole également un bonbon menthe-réglisse à Adrien qui ne fait rien que les étaler sur la table pendant qu'il joue en dessous avec les lacets de tout le monde, mais sans mauvaise intention, juste dans le but de le manger plus tard.

Après dîner, Albertine Agostinellie va coucher le gamin à la satisfaction générale, puis revient, avec cette insomnie d'autant plus tenace des vieilles personnes qu'elles persistent à faire une sieste chaque début d'après-midi. Wallance s'absente un instant pendant que Kevin Rocamadour est entre les griffes des Deculardelle pour aller à son tour dans la cabane à outils toujours pas réparée, c'est devenu moins urgent depuis qu'on a arrêté Jean-Paul Bistourolf, afin d'y dénicher l'arme du crime, le commissaire répugnant toujours pour des raisons bien compréhensibles, à la fois de prudence et déontologiques, à utiliser son pistolet de service.

Quand Patrick, comme tous les soirs, fait une brève pause dans la pièce réservée au personnel, Wallance s'éclipse discrètement pour le suivre sous prétexte d'uriner, des W.-C. sont juste à côté. Le serveur est surpris de voir entrer un client dans son cagibi, mais pas plus que ça. Il est en train de dévorer un sandwich crudités et ne pense pas plus loin.

– Pourquoi aimez-vous tellement les olives ? dit Wallance.

– Non, pardon, ce sont les clients qui aiment, dit Patrick dès qu'il a fini sa bouchée.

– Ouvrez la bouche, je vous prie, dit Wallance.

Le serveur est surpris mais a juste comme réflexe de bien avaler tout ce qu'il a en gorge pour ne pas montrer un spectacle dégoûtant. À ce moment, le commissaire lui saisit le bras droit dans le dos pour lui faire efficacement une clé qui ouvre de joyeuses perspectives, c'est toujours plus facile quand l'autre ne s'y attend pas, et lui enfourne dans sa bouche ouverte la spatule du jet ski avec lequel les sportifs prétentieux se donnent en spectacle sur le lac. Ça a l'avantage de faire horriblement mal en lui déchirant la gorge et tout ce qui va avec tout en l'empêchant de crier, sa bouche grande ouverte impossible à refermer. Un pistolet ou un poignard réclameraient évidemment moins d'efforts au commissaire mais il

n'est pas question de compter quand la morale publique est en jeu. Qui dit assassinat dit coupable dit châtiment dit exemplarité. Patrick est en sang, il en coule partout sur le sol et on ne pourra même pas compter sur le serveur à tout faire pour nettoyer demain matin. Ça dure. Wallance sent bien que Patrick faiblit mais qu'il est toujours vivant, que peut-être il criera ou tâchera de dénoncer son agresseur de n'importe quelle manière si celui-ci fléchit le moins du monde. La bouche du serveur est complètement arrachée, c'est un spectacle affreux, mais au moins maintenant le ski entre plus facilement, pas seulement la spatule qui a entièrement disparu dans la gorge. Patrick n'en a plus pour longtemps. Une minute plus tard, le commissaire, qui ne prétend pourtant à aucune compétence particulière en sciences naturelles, lâche le serveur, assuré à juste titre qu'il est mort. Il souhaite à son futur remplaçant au bar de ne pas avoir la même manie de l'olive systématique.

Une fois que le cadavre ne peut plus le déranger, Wallance, avec un sang-froid qui en ferait un être exquis s'il l'avait aussi dans la vie quotidienne, sort de sa poche la gélule d'Albertine Agostinellie pour la placer bien en vue sur le petit canapé. Mais la chaleur ou ses trop gros doigts, elle est toute défoncée. En outre, comme ce serait suspect de porter des gants au mois d'août, il y a ses empreintes partout sur l'espèce de matière plastique qui entoure les ingrédients. Le commissaire appuie exprès dessus pour que le contenu de la gélule s'écrase sur le canapé tout en conservant par-devers lui l'emballage compromettant. C'est une espèce de magma jaunâtre dans lequel surnagent quelques lamelles plus beiges, il ne mangerait jamais ça même comme médicament. Ça lui coupe l'appétit, si bien que lorsqu'il trouve aussi le bonbon d'Adrien dans sa poche, au lieu de le manger, il en défait également le papier pour le laisser à côté sur le canapé. Si quelqu'un l'a volé au gamin, c'est quand même sa grand-mère qu'on retrouvera logiquement en première ligne.

Ensuite, le commissaire, qui allait oublier, en est réduit à arracher son T-shirt au cadavre, faute d'avoir un meilleur torchon sous la main, pour essuyer le jet ski qu'il a quand même largement manipulé, y laissant ses empreintes et sa sueur, il n'est pas habitué à un tel effort physique, ça l'a fait transpirer. Le T-shirt est plein du sang que Patrick a vomi partout, décidément il n'avait pas les manières pour être serveur en public, c'est un drôle de ménage que fait Wallance qui n'est pas payé pour ça.

Quand il revient au bar, Albertine Agostinellie en profite pour aller se coucher, elle ne voulait pas sans lui dire bonsoir. « Parfaite synchronisation », écrit Wallance dans un carnet.

– Eh bien, tu as mis le temps. Tu devais avoir drôlement envie, dit Kevin Rocamadour d'un air entendu qui glace le commissaire.

– Quoi ? dit Wallance qui déteste qu'on le prenne pour un sadique qu'il n'est pas. Pas du tout. Mon envie n'a rien à y voir, je fais ce que j'ai à faire.

– Tu es sûr que tu n'as pas fait autre chose que ce que tu étais parti faire ? dit Kevin Rocamadour.

– Mais bien sûr que non. Qu'est-ce que j'étais parti faire ? dit Wallance, décontenancé.

Puis il se souvient qu'il avait prétendu s'éclipser pour uriner et que son colocataire ne songe qu'à des sous-entendus graveleux qui, somme toute, ne mangent pas de pain.

– On verra ça tout à l'heure, dit Kevin Rocamadour en jouant à être menaçant mais le commissaire, tout concentré sur le crime, voit juste qu'il ne risque rien de ce côté-là sans même penser plus loin que d'autres dangers guettent un homme à la sexualité vertueuse.

Ce qui gêne plutôt Wallance, sur l'instant, est qu'il n'a pas été uriner, ayant eu mieux à faire, et que maintenant il a vraiment envie et qu'il a peur d'éveiller des soupçons en prétendant y retourner immédiatement même si cette fois-ci ce serait pour de vrai.

– Je vous offre un martini sans olive, commissaire Liberty ? dit Arlette en venant s'asseoir à leur table avec son époux.

– Avec plaisir, se croit obligé de dire Wallance qui, aussi peu cinéphile qu'il soit, commence à s'identifier à Peter Sellers dans *La Party* de Blake Edwards où le malheureux est confronté au même besoin pressant que lui, et pour qui toute boisson, plus qu'un goût ou une ivresse, semble juste signifier la nécessité afférente de devoir ensuite éliminer le liquide.

– Et Patrick qui n'est pas là, dit Deculardelle. Il doit encore paresser dans son coin, je ne serais pas surpris qu'il tape le carton ici ou là, il est très joueur.

– Et très sportif, qui sait s'il n'est pas sur le lac à faire du jet ski, dit Wallance qui se rend compte qu'il n'aurait jamais dû dire ça mais il n'a pas pu s'empêcher.

C'est la décontraction des vacances, à Paris ça ne serait jamais arrivé.

– Commissaire Liberty, à minuit, ça m'étonnerait bien, dit Deculardelle.

– Et pourquoi pas ? dit Kevin Rocamadour qui adore prendre la défense de son colocataire pour mieux inscrire dans la tête de ses interlocuteurs qu'ils font plus que partager un pavillon, ce qui est inutile pour Arlette qui est au courant.

– Je plaisantais, dit Wallance, convaincu dès qu'il ferme la bouche qu'il n'aurait pas dû dire ça non plus.

– Très drôle, dit Kevin Rocamadour, mû par la même stratégie que précédemment qui a mille avatars.

– Puisque c'est comme ça, je retourne pisser, dit le commissaire, prêt sur l'instant à sacrifier toute logique à son besoin et préférant décidément risquer d'apparaître suspect que mouiller son pantalon, décidé donc à y remédier dans le plus bref délai.

– Tu es vraiment insatiable, Liberty, dit Kevin Rocamadour, s'estimant concerné par tout ce qui concerne un pénis.

Coup de théâtre. Avant que le commissaire ait même pu seulement se lever, on voit alors réapparaître en robe de chambre Albertine Agostinellie et Adrien qui avaient pourtant déjà dit un bonsoir suffisant pour la soirée. Le gamin est tout excité, il court partout, en particulier près de la pièce réservée au personnel où gît Patrick, ce qui agace d'autant plus Wallance que ce n'est pas la peine d'en avoir

soi-même pour connaître l'indiscrétion des enfants.

– Il n'arrivait pas à dormir, se justifie la grand-mère devant le mécontentement général, au moins de Wallance, de voir resurgir le diable dont on se croyait débarrassé jusqu'à demain. Alors je me suis dit que c'était aussi bien qu'il sorte plutôt que de s'énerver dans sa chambre.

– Très juste, dit Arlette.

– Je crois qu'il reprendrait bien une mousse au chocolat, dit Albertine Agostinellie.

– Mais Patrick n'est pas là pour le moment, dit Kevin Rocamadour.

– C'est peut-être aussi bien qu'il ne mange pas à cette heure, dit la grand-mère.

– Très juste, dit Arlette.

Le commissaire se demande ce qu'il fait là, au milieu de cette conversation, un mercredi 11 août à minuit et demi, c'est-à-dire le jeudi 12 août 2004.

Adrien, qui n'a rien trouvé de mieux que d'aller flâner là où il n'aurait pas dû, revient en courant le plus vite possible se blottir entre les genoux de sa grand-mère.

– Patrick n'a pas fini son sandwich, dit-il.

Malgré l'ambiguïté du propos du petit garçon qui ne révèle pas le plus spectaculaire de ce qu'il a été en position d'observer, les adultes se précipitent vers la pièce du personnel.

— Il a des poils partout, dit encore sur le trajet Adrien qui ferait un mauvais policier tant il a du mal à distinguer l'important de l'accessoire, pendant qu'il court à côté des Deculardelle, de Kevin Rocamadour et du commissaire.

Wallance est le plus rapide et fait exprès de feindre de se tromper en pénétrant en coup de vent dans les W.-C. attenants plutôt que dans la pièce au cadavre, n'ayant personnellement rien à découvrir dans celle-ci alors que celle-là lui offre une opportunité autrement efficace.

— Mais laisse donc un instant ta bite tranquille. Ma parole, tu es obsédé, Liberty, dit Kevin Rocamadour qui trouve encore légitime de plaisanter vu que le drame n'a pas encore été découvert et reste encore à l'état, sinon de projet, du moins de simple possibilité invérifiée.

Wallance ressort donc immédiatement des W.-C., la vessie toujours pleine, croyant que le plus urgent est de ne pas laisser soupçonner qu'il n'est pas allé uriner cinq minutes plus tôt, ce dont en fait tout le monde se fiche. C'est pourtant le genre de détail qui ne le laisserait pas insensible lui-même, s'il était en charge de l'enquête, mais tout le monde n'a pas ses qualités professionnelles.

Ils entrent dans la pièce du personnel et le drame s'étale devant eux, affreusement allongé sur le sol. On voit qu'effectivement Adrien n'a pas menti, le torse de Patrick est tout ce qu'il y a de plus velu. Même Wallance, alors tout concentré sur son assassinat, n'en avait pas été frappé au moment où il lui a arraché le T-shirt. Le sandwich crudités gît piteusement par terre, inachevé.

— Et toi qui parlais de jet ski. Tu as le nez creux, Liberty, dit Kevin Rocamadour, cachant son émotion sous l'ironie comme ont plutôt l'habitude de faire les habitués du crime, genre policiers et légistes.

— Il paraît que Patrick était champion. Peut-être a-t-il voulu s'entraîner en chambre et que ça a mal tourné, dit Arlette que ça ennuie de voir son mari se remettre au travail ainsi qu'il n'a que trop tendance à le faire, comme si elle n'était pas elle-même une distraction suffisante. Ou peut-être c'est un suicide, il faut examiner s'il n'a pas laissé une lettre. Il a très bien pu la poster et qu'elle n'arrive que demain matin, ajoute-t-elle pour répondre à l'incrédulité générale.

— Pourquoi pas ? dit Adolphe Ellénore qui aimerait autant, encore que le suicide ne soit pas l'activité sur laquelle Vacances merveilleuses fonde sa publicité mais ce n'est pas pareil puisque Patrick était un serveur dont le salaire est calculé au plus bas, excellente preuve de la volonté du club d'offrir les meilleurs prix à la

clientèle.

– Ne touchez à rien, dit Deculardelle après l’instant de silence horrifié qui suit la vision par tous du carnage.

Tout le monde s’attendait à ce que quelqu’un dise ça pour montrer que l’affaire est en mains. Ça rassure que l’époux d’Arlette prononce enfin cette phrase dont on prévoyait plutôt qu’elle sortirait de la bouche de Wallance, avec sa personnalité qui en impose et en fait toujours le chef naturel, mais Liberty a autre chose à s’occuper avec tout ce liquide superflu en lui.

– Il faut prévenir Xhiloverde. Et qu’on aille chercher le docteur Makikis pour de premières constatations, continue Deculardelle, enchanté pour une fois de ne pas être pris pour l’adjoint de son collègue, après tout ils ont le même grade même si l’autre a plus d’expérience, pas difficile avec quinze ans de plus.

– Je m’occupe de téléphoner au lieutenant, dit Wallance en en profitant pour sortir de la pièce et s’engouffrer dans les W.-C. d’à-côté, comme si ce qu’il avait à dire réclamait la plus grande discrétion.

Là, c’est un bonheur. Il est seul et urine à son aise, d’autant plus que le rapide coup d’œil qu’il a lui-même pu donner au cadavre ainsi que les premières réactions de tous les autres laissent penser qu’il n’a pas commis d’erreur grossière et qu’il n’y a donc pas à s’inquiéter. Car on ne sait jamais, combien de criminels qui avaient tout savamment organisé se sont trouvés pincés quand même pour un point de détail, comme Jean-François Morninche en mars 2000 qui avait fait tomber par hasard une carte de visite de son portefeuille durant la bagarre avec la victime de sorte que personne n’a pensé à remarquer l’intelligence cynique du reste de sa mise en scène et qu’il n’est pas près de sortir de prison.

C’est un tout autre Wallance qui réapparaît soulagé auprès du cadavre. Mais il est en décalage à la fois temporel et psychologique avec le reste des spectateurs.

– Quelle horreur, dit-il alors que les autres ont déjà eu le temps de le constater pendant que le commissaire urinait longuement et sont passés à autre chose.

– Et moi qui voulais m’initier au jet ski, dit Kevin Rocamadour, sincèrement déçu.

– L’appareil n’est pas abîmé, juste Patrick, dit Deculardelle en homme sensé.

Adrien pleure à tout rompre. Parce que le carnage lui fait horreur ou parce que sa grand-mère tient absolument à ce qu’il sorte de la pièce ? C’est indéterminable. Toujours est-il que le gamin n’a absolument plus sommeil et refuse de s’éloigner du cadavre.

– Moi, je l’aimais bien, Patrick. Il me donnait toujours des olives, dit-il.

Wallance est exaspéré qu’on remette son mobile sur le tapis, mais heureusement les autres sont tellement bêtes qu’aucune puce ne leur chatouille l’oreille, même ainsi mis sur la voie. Il gifle cependant Adrien car toutes les occasions sont bonnes, on ne va pas lui reprocher une claque à un enfant de même pas sept ans qui l’a bien méritée auprès du corps affreusement assassiné d’un serveur qui les a tous servis.

– Salaud, Liberty, pédé, dit Adrien.

– C’est vrai que vous y allez trop fort, permettez-moi de vous le dire, dit curieusement la grand-mère au lieu du démenti attendu.

Tout le monde croit que Wallance va lui rétorquer sévèrement. Pas du tout. Le commissaire se félicite d’avoir laissé la gélule sur le canapé, comme quoi la première intuition est la bonne et on ne choisit jamais les coupables au hasard quand bien même on le croit, l’inconscient est le meilleur enquêteur du monde. Après Jean-Paul Bistourolf, c’est Albertine Agostinellie qui va tomber. Vu qu’il va l’accuser prochainement, le commissaire juge de bonne politique de garder son calme envers la vieille femme, pour que personne ne puisse prétendre après qu’un différend personnel a influé sur ses déductions.

– Ce que c’est que la province, dit Deculardelle à Wallance pour une de ces conversations de spécialistes, entre collègues. Xhilverde n’est pourtant pas loin et on ne peut pas dire qu’il se presse.

Wallance est agacé que son jeune collègue se pousse du coude et parle de la province comme si lui aussi était en poste à Paris alors qu’il n’est qu’à Fontainebleau, mais ça lui rappelle qu’il a oublié de prévenir le lieutenant, aucun homme au monde ne trouve commode de téléphoner en même temps qu’il urine.

– C’était occupé, dit-il. Je n’ai pas pu le prévenir.

– C’est de ma faute, dit Deculardelle qui pour rien au monde ne veut d’un conflit avec Wallance. J’aurais dû vous donner son numéro de portable, commissaire Liberty, il a eu le temps de me le confier avec tout le temps qu’on a passé ensemble hier.

Le docteur Makikis arrive pour constater que le jet ski est selon toute vraisemblance l’arme du crime et que celui-ci est tout récent à en juger par la chaleur du mort, ce dont on n’avait pas eu besoin de lui pour être persuadés. Wallance se demande si c’est un si bon médecin que ça.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? dit Adrien qui n’est toujours pas sorti en pointant sur le canapé la tache soigneusement laissée par le commissaire. On dirait une de tes gélules, grand-mère. Oh, un bonbon, ajoute-t-il et il le mange, les dépouillant d’une pièce à conviction.

Il y a une justice quand même, respire Wallance. Le garmement a joué à l’insurgé avec la complicité de sa plus haute instance familiale présente en l’insultant et en demeurant cependant innocemment sur place, et maintenant c’est lui qui attire l’attention sur l’indice qui enverra cette grand-mère au trou. Et, pour le coup, personne ne pourra prétendre que le commissaire est intervenu en quoi que ce soit puisqu’ils sont tous témoins que c’est le propre petit-fils de l’assassine qui l’a dénoncée malgré lui, on espère qu’il n’en gardera aucun traumatisme.

Il n’est pas surpris par ailleurs, tout bien réfléchi, que ce monstre d’Adrien ait déjà dépecé les gélules de sa grand-mère pour voir ce qu’il y avait à l’intérieur, sans souci de la santé de la vieille femme à qui ces médicaments sauvent peut-être la vie.

– Mais pas du tout, Adrien, mon chéri, dit Albertine Agostinellie qui, pour sa part, ne connaît ses gélules que sous leur emballage qui fond dans l’estomac et de

fait, alors, ça ne ressemble pas du tout.

Cette précipitation à nier ne fait cependant pas bon effet tandis que Deculardele recueille soigneusement l'échantillon en vue d'analyse.

Kevin Rocamadour, qui a tâché de plaisanter jusqu'ici pour cacher pudiquement son émotion, soudain n'y tient plus et fond en larmes. Arlette en profite pour se précipiter sur lui afin de le consoler entre ses bras, ce qui fait sangloter le gamin encore plus fort, de honte sans doute estime Wallance.

– Liberty, Liberty, implore le jeune homme en essayant de se dégager.

Les regards des autres ne lui laissant pas d'autre choix, le commissaire doit à son tour caresser Kevin Rocamadour pour le calmer, Arlette lui laissant la place à contrecœur. Il a le sentiment d'officialiser ainsi leur liaison, si besoin était encore. Quand il sent le cou du jeune homme sous ses doigts, une envie soudaine le prend de serrer de toutes ses forces mais ce n'est certes pas le moment.

Au moment de se coucher, Wallance est vraiment fatigué, quoique pas au point de ne pas prendre sur ses réserves pour enfiler un pyjama, ce qui est une maigre protection contre les éventuelles atteintes de Kevin Rocamadour mais toujours mieux que rien. D'autant qu'il n'a plus les menottes, cette fois-ci, et qu'il est quand même autrement costaud que cette crevette d'homosexuel. Le commissaire ne se cache pas qu'il y a une part de préjugé, dans la distance qu'il souhaite conserver avec Kevin Rocamadour, lui qui est parfois si indépendant à l'égard des idées préconçues quand il s'agit de travailler pour le bien de tous.

– Cet assassin qui rôde, ça me fait frissonner, dit le jeune homme en slip. Ça te gêne si je passe la nuit avec toi, Liberty ? Je me sentirai plus en sécurité.

Le moyen de refuser cet appel à sa valeur favorite quand, comme Wallance, on met la sécurité au-dessus de tout ? Le commissaire tente un baroud d'honneur pour tenir le garçon à distance.

– Mais en tout bien tout honneur, dit-il.

– Si tu veux, Liberty, dit Kevin Rocamadour. Mais tu n'es vraiment pas chic. Alors qu'un assassin profitera peut-être de l'obscurité pour cruellement frapper à nouveau.

Wallance est sur ses gardes toute la nuit, ces vacances sont épuisantes, mais, par chance, le garçon est vraiment fatigué et dort injustement du sommeil du juste, lui.

Au matin, le commissaire ne se sent pas trop bien, pas une douleur morale, plutôt une vraie maladie, concrète.

– Mais tu as de la fièvre, lui dit Kevin Rocamadour après lui avoir posé une main sur le front, et il part chercher un thermomètre.

Naturellement, il revient avec le sien, à usage strictement rectal, alors que Wallance en a un plus convenable dans sa trousse de toilette qu'il demande donc au garçon de lui apporter, même s'il est terrorisé à l'idée que Kevin Rocamadour fouille dans ses affaires intimes, préservatifs et autres. L'autre paraît se conduire discrètement et s'assoit fidèlement à côté du commissaire allongé tandis que celui-ci enfourne le thermomètre dans sa bouche et doit donc rester ainsi sans parler, du moins distinctement, jusqu'à ce qu'on entende la petite sonnerie annonçant que la température est arrivée à son niveau maximal.

– Tu sais que tu me plais, Liberty. J'espère que tu ne somatises rien, que ça ne vient pas de là ta maladie, il n'y a pas de raison, crois-moi.

– Gngngngngn, grogne le commissaire, énervé d'être condamné au silence par cette sonnerie qui ne sonne pas.

D'un autre côté, un quinquagénaire alité avec un thermomètre en pleine

bouche, il faudrait être vraiment pervers pour en faire un fantasme sexuel, et Wallance, aussi vexé puisse-t-il être par ailleurs, se félicite de cette délivrance que lui apporte la maladie.

Ça y est, c'est le moment de regarder la température. À l'instant où Wallance s'apprête à le faire, Kevin Rocamadour lui prend le thermomètre des mains et dit :

– Putain, trente-huit cinq, et le matin encore. Tu es en piteux état, mon pauvre Liberty.

– D'autant qu'il faut ajouter un demi-degré quand c'est dans la bouche, c'est comme trente-neuf, ne peut s'empêcher de préciser le commissaire tant l'orgueil se niche parfois dans les détails.

– Comme trente-neuf dans le cul ? Moi-même, je reconnais que c'est trop, saute sur l'occasion Kevin Rocamadour, se méprenant exprès et rigolant volontiers car rien n'est pire que de laisser un malade se complaire dans la morosité.

Mais dans le repos, marmonne en lui-même Wallance, on a bien droit au repos quand on a trente-neuf le matin.

– Laisse-moi dormir, s'il te plaît.

– Je vais chercher le docteur Makikis, dit Kevin Rocamadour, dévoué.

– C'est ça, dit le commissaire, qui ne voit pas plus loin que quelques instants de calme, le garçon au-dehors.

Kevin Rocamadour s'habille et sort. Wallance se croit tiré d'affaire, la présence du garçon étant quand même, sinon moins exaspérante, en tout cas moins angoissante, devant un témoin qui fait fondre les risques d'agression.

Le commissaire ferme les yeux en entendant la porte claquer mais il doit les rouvrir presque immédiatement. En sortant, Kevin Rocamadour croise Deculardelle, Xhilaverde, un inconnu et Adolphe Ellénore qui doit à sa qualité de responsable sur place de Vacances merveilleuses, engagé financièrement dans chaque assassinat commis sur son territoire, d'être officieusement associé à l'enquête que la présence de deux commissaires sur les lieux du crime rend déjà de fait, de toute façon, très libre par rapport aux procédures habituelles.

– Désolé de vous déranger, commissaire Liberty, mais le laboratoire a travaillé toute la nuit et on a quelque chose à vous apprendre.

– Nom de Dieu, dit Wallance qui redoute que, si on le dérange dans cet état pour une nouvelle fantastique, elle ne doit pas être à son avantage.

Avec la fièvre, des hallucinations lui traversent l'esprit pendant une ou deux secondes : a-t-il mordu Patrick avant de partir, laissant l'empreinte de sa dentition sur le cadavre ? A-t-il, dans un accès de mégalomanie, inscrit « Commissaire Wallance » sur un mur de la pièce du personnel avec le sang de Patrick et son propre doigt ? A-t-il coupé la tête de sa victime pour la rapporter chez lui et a-t-elle roulé jusque devant sa porte, au vu et au su de tous ?

– Vous avez une sacrée fièvre, dit Adolphe Ellénore. Vous êtes en nage alors qu'il ne fait pas encore si chaud. Je vous demanderai, s'il vous plaît, de ne pas

trop vous mêler aux autres clients pour éviter la contagion. On a déjà suffisamment de problèmes comme ça, vous comprenez.

Wallance fait oui des yeux.

– Vous vous souvenez du médicament de sa grand-mère qu'Adrien a identifié spontanément ? dit Deculardelle. Eh bien, on l'a fait analyser.

– Oui, j'ai pris sur moi de l'envoyer au laboratoire, dit Xhilaverde, histoire de montrer qu'une initiative ne lui fait pas peur. Et je vous présente Édouard-Louis Genevoise, notre meilleur scientifique, qui va vous expliquer.

Ainsi présenté, l'inconnu prend la parole dont il a été sevré jusque-là, et semble-t-il depuis de nombreuses années à en juger par la longueur de ses conclusions. Wallance n'écoute pas, naturellement, fatigué comme il est ce matin et indifférent à ces dépositions ou comptes rendus infinis comme il est toujours, mais il entend le principal, à quoi sa fièvre donne une résonance particulière. Lui, le Parisien, a également l'honnêteté d'admettre que les labos ont l'air de travailler plus vite, en province.

– Cet échantillon nous a été remis hier par le lieutenant Xhilaverde ici présent, commence Édouard-Louis Genevoise. En fait, comme on avait peur d'être en manque de personnel pendant le mois d'août, avec les RTT, on a demandé du renfort, mais la femme d'un collègue a eu un accident, alors il est en définitive resté, et un autre est en instance de divorce, il ne pouvait pas prévoir mais ce n'est plus le moment de partir. Si bien qu'on est en sureffectif, d'autant plus qu'à part chez vous, je veux dire à la résidence de Vacances merveilleuses, la saison est d'un calme, c'est à croire que les délinquants eux-mêmes se sont mis aux trente-cinq heures.

– Tout ça pour dire que l'analyse n'a pas traîné, dit Deculardelle, suffisamment familier de Wallance pour voir dans ses yeux une lueur d'exaspération dont la fièvre n'est pas cause.

– Continuez, dit Xhilaverde qui estime un tel ordre sans danger.

– Nous avons donc étudié cet échantillon dans les meilleurs délais et avec le plus grand soin. À dire vrai, on s'ennuyait tellement qu'on s'est mis à cinq dessus, ce qui nous a d'ailleurs plutôt retardés à un moment mais pas dans l'ensemble si vous voyez ce que je veux dire.

– Oui, oui, dit Deculardelle.

– Continuez, nous ne sommes pas des imbéciles, dit le lieutenant.

– Nous avons donc identifié la substance, dit Édouard-Louis Genevoise avant de faire une petite pause, comme s'il s'apprêtait à donner le nom du coupable dans une œuvre à suspense.

– Imaginez-vous ce que c'était, commissaire Liberty ? dit Deculardelle.

Wallance fait non des yeux, c'est-à-dire les écarquille qui est le contraire de oui, les fermer.

– Du thon mayonnaise, dit avec enthousiasme Xhilaverde, raflant la découverte à son profit.

– Du thon mayonnaise français, précise sèchement, en scientifique, Édouard-Louis Genevoise, furieux d'avoir été doublé. L'américain est plus gras.

Wallance croit comprendre ce qui s'est passé. La fièvre n'est pas une gêne pour élaborer des scénarios, bien au contraire, il redoute plutôt qu'elle lui donne trop d'imagination. Le plus vraisemblable est qu'il s'est trompé : Patrick ne mangeait pas un simple sandwich crudités comme il lui a semblé mais un thon mayonnaise. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait fait des taches sur le canapé, mauvais serveur comme il était, et au moment d'être assassiné il a laissé son sandwich traîner partout. Le commissaire n'a pas remarqué quand il a disposé le contenu de la gélule d'Albertine Agostinellie sur le canapé. Résultat, on s'est trompé de tache pour envoyer au laboratoire. Wallance conserve assez de lucidité pour supposer que l'erreur vient en vérité de Deculardelle, lui-même demeurant blanc comme neige, dans la mesure où Adrien devait avoir une bonne raison de reconnaître la gélule de sa grand-mère et c'est cet imbécile de mari d'Arlette qui a précieusement recueilli le thon mayonnaise comme pièce à conviction, à quoi sert de se donner du mal pour un assassinat s'il y a toujours un crétin pour venir saloper les scénarios les mieux échafaudés ?

Il est d'autant plus énervé qu'entrent à ce moment dans sa chambre, qui prend des allures de cabine des Marx Brothers tellement on y est nombreux et rien de plus mauvais pour un malade que l'air rare et confiné, arrivent à cet instant Kevin Rocamadour accompagné du docteur Makikis qu'il a enfin trouvé au buffet du petit-déjeuner et Arlette qui, apprenant la nouvelle, a sauté sur l'occasion de jouer l'infirmière pour rester proche non du malade mais de Kevin et Wallance redoute le dévouement incertain d'une telle soignante.

– Vous avez une bonne grippe, dit le docteur Makikis après l'avoir examiné trois minutes devant tout le monde. Je vais vous donner quelque chose et restez couché.

– Restez couché, oui, je crois que c'est le mieux, dit Adolphe Ellénore qui ne parle que quand il s'estime concerné, lui ou Vacances merveilleuses.

– Je vais me lever pour le petit-déjeuner, j'ai déjà passé toute la nuit couché, dit Wallance pour qui ces heures ont été longues, à se préserver de Kevin Rocamadour endormi. Ça me fera du bien de manger.

– Permettez, c'est déconseillé, dit Adolphe Ellénore.

– Bon, si vous y tenez, dit le docteur Makikis, apeuré par l'œil noir du commissaire.

C'est que, après le désastre du thon mayonnaise, Wallance est obligé de trouver de toute urgence un indice ou une pièce à conviction inédits s'il ne veut pas voir l'enquête s'enliser.

Accompagné par Kevin Rocamadour et Arlette (le garçon ne le lâche pas et l'épouse Deculardelle ne lâche pas le garçon), le commissaire arrive pour la fin du service mais, eu égard à sa qualité de malade dont Kevin Rocamadour profite également indûment, on lui sert quand même le petit-déjeuner. Il s'installe à la table d'Albertine Agostinellie et Adrien, le gamin s'étant naturellement levé tard, vu l'heure à laquelle il s'est endormi. Voici au moins une nouvelle qui simplifie les choses.

En vérité, il n'a absolument pas faim. Les œufs brouillés sont un cauchemar, il les offre en définitive à son colocataire qui présente publiquement ce cadeau comme une faveur amoureuse alors que Wallance manque de force pour s'énervier. Une boîte de comprimés de la grand-mère est encore sur la table, ce n'est pas la même que celle utilisée en lieu et place du thon mayonnaise mais il ne va pas cracher dessus. D'un faux geste maladroit pour lequel, certainement à cause de la fièvre, il doit cependant s'y reprendre à trois fois, il renverse les médicaments par terre où ils se répandent et se baisse pour les ramasser, en prenant une pleine poignée qu'il ne remet pas dans la boîte mais conserve dans sa main fermée, avec son pyjama et son peignoir en guise de robe de chambre il est tout à fait dépourvu de poche.

Il demande alors à revisiter la pièce où Patrick a été assassiné. On se récrie, dans son état.

– Justement, dit-il. Peut-être que la température me donnera une vision.

Tout le monde admet que c'est plausible. Arlette insiste même pour que son mari les accompagne, afin que ça n'apparaisse pas comme une perquisition sauvage et parce que Deculardelle est le plus à même d'interpréter les intuitions éventuelles du commissaire Liberty.

Tous y vont avec lui. À peine est-il entré dans le lieu du crime qu'il feint d'avoir un malaise, ce qui est encore plus plausible, et s'écroule sur le canapé.

– Bien fait, dit Adrien.

– Ce n'est pas bien d'être rancunier, Adrien, mon chéri, dit sa grand-mère. Il faut pardonner au commissaire Liberty.

– Bien fait, répète Adrien en se précipitant sur Wallance pour lui donner une claque sous prétexte de le ranimer.

Le commissaire regrette de ne pas être évanoui pour de vrai. Il n'empêche que, quand on le relève, il a dans la main tous les comprimés volés à la table du petit-déjeuner trois minutes auparavant et qu'il feint d'avoir trouvé par hasard à l'instant, ce qui a le double avantage de représenter une pièce à conviction assassine contre la grand-mère et de justifier que ses propres empreintes s'y

trouvent. Il ne voit pas comment la vieille va s'en tirer, cette fois-ci.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il dans une de ces phrases qu'il a toujours peur de ne pas prononcer sur le ton de sincérité convenable, mais qu'il lance aujourd'hui sans crainte, son état fiévreux justifiant aisément une toujours possible diachronie.

Deculardelle recueille les comprimés dans une serviette en papier du petit-déjeuner.

– Tâche de ne pas les confondre avec du sucre en morceaux, dit Wallance avec la même rancune qu'il reproche à Adrien mais sans que Deculardelle en souffre, n'y comprenant rien.

– Mais c'est tes médicaments, dit Adrien à sa grand-mère, une carrière de délateur s'offre au gamin s'il ne sait pas quoi faire quand il sera grand.

– Je les reconnais, dit Arlette. Alors ça.

– Qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ? demande Kevin Rocamadour à la vieille femme qui prend son petit-fils dans ses bras comme si c'était lui l'accusé, ce qui est malheureusement impossible pour des raisons de décence publique que Wallance a déjà ressassées.

– Comment expliquez-vous ça, madame ? dit solennellement à Albertine Agostinellie Deculardelle qui n'est pas policier pour rien et est un peu énervé que chacun se mêle d'une enquête qui lui revient de droit, en l'absence du lieutenant Xhilaverde.

– En plus, tout le monde est témoin que vous n'avez pas d'alibi, dit Arlette qui estime que, en tant qu'épouse de commissaire, elle aussi peut légitimement s'en mêler comme elle l'entend.

Il est exact qu'Albertine Agostinellie a quitté la compagnie hier soir juste avant le meurtre et se retrouve donc dans cette situation déplorable de voir regorger les témoins de son manque d'alibi.

Wallance, de son côté, assis sur le canapé pour ne pas trop se fatiguer, observe avec soulagement l'enquête progresser sans même son aide. Certes, il y a contribué avec sa trouvaille des médicaments, par un apport concret, mais, dans le côté déductif, il n'a pas eu besoin de prononcer le moindre mot, suggérer la moindre piste. Malgré la fièvre, il ne le constate pas sans fierté.

On lui doit bien ça : c'est dans sa chambre qu'on interroge Albertine Agostinellie puisqu'il serait anormal que le commissaire ne soit pas informé des derniers développements d'une affaire où il a encore été décisif. Sont présents Xhilaverde et Deculardelle presque de plein droit, Kevin Rocamadour parce que c'est son pavillon aussi à lui et Arlette au double titre d'épouse de l'un et d'amoureuse d'un autre, Adolphe Ellénore car rien de ce qui se passe dans la résidence n'a vocation à lui être étranger et Adrien puisque c'est sa grand-mère qu'il aime et ne veut pas quitter. Ça fait du monde même s'il y a toujours aussi une multitude de policiers quand de telles entrevues ont lieu au commissariat mais ce sont des policiers.

– Qu'alliez-vous faire sur le lieu du crime à l'heure de celui-ci ? dit le lieutenant

qui ne lésine pas, il n'a été prévenu de l'affaire que quand elle a été résolue et souhaite rattraper le temps perdu.

En toute justice, on ne peut pas être sûr que c'est à l'heure du crime que la vieille femme était présente même si c'est le plus vraisemblable.

– Mais pas du tout, dit Albertine Agostinellie. Et pourquoi, d'abord, j'y aurais abandonné mes médicaments ? C'est toute ma santé qui est chancelante, sans eux.

– Salauds, dit Adrien.

– J'ai bien fait tomber moi-même votre boîte de pilules, dit Wallance du fond de son lit avec sa voix de mourant qui n'en prend que plus de poids. C'est bien la preuve qu'on peut renverser ces médicaments accidentellement.

– Absolument, dit Deculardelle.

– Salaud, dit Adrien en lui donnant un coup de pied dans les mollets dont Wallance n'est pas fâché.

– Expulsez-moi ce démon de la salle, dit Deculardelle comme s'il était un juge siégeant.

– Adrien, mon chéri, dit la grand-mère en le serrant dans ses bras. Arrêtez-moi si vous voulez, mais vous ne me l'arracherez pas.

– Salauds, enculés, dit Adrien en lançant des coups de pied dans tous les sens, seul Wallance est protégé par son lit.

Personne ne bouge.

– Enculé toi-même, dit Kevin Rocamadour à distance.

– Bien jeté, dit Arlette.

– Albertine Agostinellie, je vous accuse d'avoir assassiné Patrick Loulou, vingt-sept ans, serveur de profession à la résidence Vacances merveilleuses d'Évian, dit le lieutenant Xhilaverde.

Tout le monde s'attend à ce qu'après un si bel exorde il fasse connaître ses droits à l'accusée, mais il change au contraire de ton pour demander tout doucement, il sent déjà les remarques que pourra lui lancer son supérieur jaloux en rentrant de congé :

– Pouvez-vous nous expliquer pour quel mobile, s'il vous plaît ?

– Salaud, dit Adrien qui échappe une seconde aux bras censés l'enfermer de l'assassine pour atteindre les mollets cette fois-ci du lieutenant, qui se plie en avant de douleur sans parvenir à gifler le gamin comme il le tente en un geste réflexe.

– Je vous en prie, s'interpose Adolphe Ellénore pour faire la leçon à Xhilaverde.

Le responsable de la résidence est attaché à ce qu'on ne brutalise pas la clientèle, ça ferait mauvaise impression. Bien sûr, recevoir une claque est moins grave qu'avoir assassiné Patrick, action déjà néfaste publicitairement parlant, mais il faut voir aussi que Patrick était un serveur et que les clients s'identifient plus volontiers à d'autres clients qu'au personnel.

– Peut-être Patrick la faisait-il chanter, dit Wallance après le long moment de silence provoqué par la question du lieutenant.

– Mais pourquoi ? insiste Xhilaverde qui tient à être couvert à cent pour cent.

– Qui sait si ce n'est pas en raison de sa liaison coupable avec Jean-Paul Bistourolf, l'assassin précédent, par exemple, dit le commissaire alité, conscient encore une fois d'avoir été trop bavard et que le « par exemple » final, par exemple, ne lui ferait pas bon effet si c'était lui qui avait officiellement l'affaire en charge.

Personne ne remarque rien.

– Quand je les ai vus ensemble, ils m'ont eu l'air rapidement très intimes, ajoute Wallance.

– Salaud, pédé, dit Adrien en crachant vers le lit mais pas du tout assez fort pour que la blanche colombe risque la moindre souillure de cette bave de crapaud.

– Si vous ne répondez pas, nous considérerons que votre silence vaut approbation, dit Xhilaverde en utilisant la première personne du pluriel pour qu'on puisse croire que c'est un nous de majesté alors que son intention est bien de rappeler le strict emploi de ce nous, compromettant tous les présents dont pas un ne se désolidarise, si jamais ça tourne mal.

– Salaud, dit Albertine Agostinellie en donnant à son tour un énorme coup de pied dans les mollets du lieutenant qui hurle.

Pendant qu'on maîtrise la vieille femme et que Deculardelle lui passe les menottes, on n'aurait pas pu rêver meilleur aveu que cette réponse, Xhilaverde, un tantinet honteux d'avoir si peu élégamment réagi à la douleur, relève ses jambes de pantalon pour montrer à tout le monde ses deux mollets nus en disant tout penaudeusement, comme une implacable justification :

– Regardez, je saigne.

– Allez donc voir le docteur Makikis pour qu'il vous désinfecte ça et vous donne du mercurochrome, dit Wallance momentanément revigoré.

Le commissaire n'a bien entendu pas tué Patrick Loulou pour le plaisir, il ne savait même pas qu'il s'appelait Loulou jusqu'à ce que le lieutenant Xhilaverde le dise, mais ç'aurait pu être un piment dans ces vacances. Avec cette sévère grippe, impossible d'en profiter le moins du monde. De même pour l'arrestation d'Albertine Agostinellie : naturellement, il en est content, et content d'en être l'instigateur. Ça n'empêche qu'il serait bien en peine de la fêter autrement qu'en restant dans son lit où il n'a pu arriver que soutenu par Kevin Rocamadour et Arlette dès qu'elle est effectuée. Toute la journée et la nuit du jeudi puis du vendredi, il les passe couché, dormant la plupart du temps mais se réveillant quand Adrien vient hurler « Salaud, pédé » à sa fenêtre. Ses parents, qui ne peuvent pas venir le récupérer avant samedi, ont donné leur accord pour que le gamin soit confié jusque-là au docteur Makikis mais le médecin, plutôt que de lui donner un calmant de cheval, trouve plus sain de laisser Adrien s'agiter à sa guise alors que, s'il est question de santé, Wallance aimerait bien que la sienne aussi soit prise en compte.

Kevin Rocamadour abuse-t-il de la situation ? C'est indéterminable, le commissaire étant trop fiévreux pour se souvenir précisément de quoi que ce soit et de toute façon incapable de démêler ses hallucinations de la réalité.

Dans ses carnets, il note cependant plusieurs rêves, ou fragments de rêves, ou un seul rêve gigantesque, identifiés comme tels. La fièvre en favorise certainement l'éclosion, puisque Wallance tient à préciser qu'il ne les aurait jamais eus dans son état normal, même si la prétention à maîtriser ainsi l'expression de son inconscient peut faire sourire. N'est-ce pas plutôt elle qui doit sa naissance à la température excessive du malade ?

Le docteur Makikis, dont les compétences médicales, avant même d'être malade, ont déjà suscité les plus grandes réserves du commissaire qui n'est que trop enclin à les amplifier sa grippe durant, apparaît d'abord dans l'univers onirique de Wallance en frappant à la porte du pavillon, sa propre tête coupée tenue par ses deux mains devant son torse, en disant : « Je m'excuse. » Et le commissaire, d'après ses propres notes, lui répond dans le rêve « Alors, cesse de rire, salaud » et lui donne un coup de pied dans les mollets. Dans ces conditions, le docteur Makikis remet sa tête sur son cou et continue à arborer le même sourire satisfait. Adrien vient brusquement par-derrière, le saisit par les cheveux, ce qui serait impossible dans la réalité vu la différence de taille entre le garçonnet et le géant, et lui frappe le visage contre la surface du lac qui ne serait plus constitué d'eau mais d'une matière aussi délicate et résistante que celle du jet ski en criant : « Salaud, pédé, toubib de merde. »

Dans son rêve, le divisionnaire Gou, son supérieur à Paris qui n'a jamais mis les pieds à Évian-les-Bains comme le montre sa confusion sur la présence de l'océan aux abords de la ville, y fait cependant une partie de golf miniature avec le commissaire. C'était Wallance qui gagnait mais Gou revient sur lui parce qu'il triche mais le commissaire le voit et saisit le divisionnaire par le cou et il se rend alors compte que la tête de son supérieur hiérarchique est juste une balle de golf sur laquelle Adrien a dessiné au feutre une bouche, un nez, deux yeux, deux oreilles et quelques cheveux, et c'est très ressemblant. Le commissaire donne un coup de club sur la balle et elle part briser la baie vitrée du bureau du divisionnaire à Paris, cette baie que Gou vient de faire refaire à grands frais alors que les augmentations sont bridées dans toute la brigade.

À un autre moment, mais les rêves vont vite, le lieutenant Xhilverde d'Évian et Fagis, un collaborateur peu apprécié de Wallance à Paris, sont frères jumeaux et se retrouvent devant le ministre de l'Intérieur en tenant chacun le commissaire vaincu par un bras, et chacun dit au représentant de Dieu dans la police terrestre que c'est lui qui l'a arrêté et que l'autre n'est qu'un profiteuse qui vient lui voler sa victoire, jusqu'à ce que Wallance respire un bon coup, comme Astérix quand il boit la potion magique, et d'un seul coup de poing sur leur tête à chacun écrase les deux frères qui traversent le plancher pour disparaître absolument tandis que le ministre remercie le commissaire en lui épinglant la Légion d'honneur sur son polo et disant : « Je n'ai jamais douté de vous. »

Les Lavraut passent aussi soudain par Évian, à moins que ce soit le commissaire qui les rejoigne fugitivement en Bretagne. Martine vient d'accoucher, ce qui n'est pas prévu en vérité avant la mi-octobre. Wallance passe pour féliciter et admirer l'enfant mais Lavraut, son plus fidèle collaborateur, en larmes, lui dit « Regardez ce qui est arrivé, commissaire » et lui montre un gros bébé tout jaune aux yeux bridés. « Ne t'en fais pas, peut-être qu'il changera en grandissant » dit Wallance sans comprendre pourquoi, et immédiatement après le bébé est dans la force de l'âge, il est brun avec des cheveux longs et il fend la foule avec une hache pour aller protéger sa mère qui accouche de nouveau de lui mais cette fois-ci il est un bébé noir et Lavraut pleure encore au chevet de sa femme mais cette fois-ci il dit juste, fataliste : « Décidément. » Alors le commissaire embrasse toute la famille et tout le monde est heureux pour toujours.

Adolphe Ellénore monte sur son lit habillé comme un monsieur Loyal de cirque en chantant « Grâce à Vacances merveilleuses, passez des vacances merveilleuses ». Après quoi il ouvre le rideau et Arlette Deculardelle et Kevin Rocamadour apparaissent tout nus avec juste un cache-sexe en se tenant par la main, ils dansent en se retournant en présentant leurs fesses la tête en bas et on n'arrive plus à rien y comprendre, alors ils rient et se précipitent dans le lit du commissaire. Ils l'embrassent partout en disant à leur tour « Grâce à Vacances merveilleuses, passons des vacances merveilleuses ». « Je ne veux pas », dit le commissaire. « Vous ne voulez pas passer des vacances merveilleuses grâce à Vacances merveilleuses ? » disent Arlette Deculardelle et Kevin Rocamadour en surjouant l'étonnement, la bouche et les yeux grands ouverts et les mains sur les

hanches. « Non », dit le commissaire, « non, je ne veux pas passer des vacances merveilleuses grâce à Vacances merveilleuses. » Alors il se retrouve à son propre bureau habillé comme un roi avec un sceptre et une couronne, et tous les policiers sont là, Xhilaverde et Fagis, Lavraut et Martine, Gou et sa Graziella de l'été, et tous chantent en chœur avec Kevin Rocamadour et Arlette Deculardelle entièrement nus, les cache-sexe ont été déposés dans la même armoire de la brigade où on conserve la drogue saisie et ce genre d'ingrédients précieux, tous chantent « Grâce à Vacances merveilleuses, Liberty a passé des vacances merveilleuses ». Wallance met un doigt verticalement devant ses lèvres pour faire le silence et tout le monde se tait immédiatement. « Grâce à Vacances merveilleuses, dit-il sur le ton de la confidence, j'ai passé des vacances merveilleuses. » Adolphe Ellénore surgit alors sur ressort, comme un diable, déchirant toute l'image en criant « Youpi ! Hourra ! » et le commissaire se réveille et le cauchemar s'achève.

Samedi matin, le commissaire se réveille épuisé et fiévreux mais le délire a disparu. Il n'est pas mécontent que Kevin Rocamadour soit là pour l'aider, se lever et se baisser en permanence comme il faut pour vider les tiroirs et emplir son sac étant les mouvements les plus pénibles. Il préférerait simplement que le jeune homme soit moins attentif à ses vêtements.

– Ce n'est plus possible de porter des slips comme ça, dit Kevin Rocamadour en dépliant sous ses yeux un sous-vêtement tout à fait convenable. Je ne dis pas ça pour me moquer de toi, Liberty, mais il ne faut pas t'étonner de n'avoir aucun succès dans le Marais si tu n'as rien de plus sexe à te mettre sur les fesses. Et ce polo, même mes parents n'oseraient jamais acheter ça. Les chaussettes, c'est important, les chaussettes, beaucoup plus qu'on ne croit d'habitude. Quand on n'a pas de goût, le mieux est d'en prendre des unies, il y a moins de danger. Tu te souviendras, des unies. Il faudra qu'on fasse un tour aux Galeries Lafayette, quand je serai rentré à Paris, c'est urgent de renouveler ta garde-robe, mon coco.

Wallance parvient à s'habiller tout seul, plus gêné qu'autre chose par l'aide que tente encore là de lui apporter Kevin Rocamadour réclamant en vain un dernier câlin avant la séparation. Le jeune homme lui porte son sac jusqu'à la réception où se pose la question des extras à payer. Le commissaire, malgré son état, se rend compte immédiatement que les martinis lui ont été facturés. Il cherche le bon de soixante-dix euros qui lui a été remis à l'agence pour faire face à ce cas de figure. Évidemment, au moment où il en a besoin, il ne le trouve pas dans son portefeuille. En fait, il l'a rangé dans son porte-monnaie, plié en huit, ce qui donne à ce bon une apparence miteuse dont Wallance estime cependant qu'elle n'a aucune raison d'influer sur sa valeur d'échange, point sur lequel il finit par obtenir satisfaction.

Adolphe Ellénore est présent, comme à chaque départ de client.

– J'espère, dit-il au commissaire faiblement assuré sur ses jambes puisqu'il a encore trente-neuf, que, grâce à Vacances merveilleuses et malgré les incidents, vous avez passé des vacances heureuses et, pourquoi pas ? merveilleuses.

– Merci, dit Wallance qui est à deux doigts de fondre en larmes et hésite aussi à envoyer un coup de pied dans les mollets du responsable de la résidence en lui criant « Salaud ».

Il y a une tirelire sur la caisse avec inscrit dessus « Pour Patrick ». C'est une idée d'Alphonse Ellénore, estimant que ça ne peut pas faire de mal de montrer que l'entreprise a aussi un cœur et n'abandonne pas ses employés sous prétexte qu'ils ont été assassinés. Wallance ne donne rien. Les personnes présentes, Kevin Rocamadour compris, le prennent pour de l'avarice alors que c'est juste de la pudeur. Même si le commissaire n'a pas tué le serveur pour lui faire du mal, ce serait une ironie indécente de vouloir à tout prix participer ensuite à ses frais d'obsèques, d'autant que son père est un ouvrier pas au chômage, s'il a bien compris, il ne doit pas manquer d'argent pour une pareille occasion qui le libère de tout don futur à son fils, tout le monde a une petite cagnotte de côté pour les coups durs et ceux qui ne l'ont pas devraient.

Chacun vient dire au revoir au commissaire mais, par discrétion, on laisse Kevin Rocamadour l'accompagner seul à la gare.

– Est-ce que tu as une adresse e-mail ? demande le jeune homme. J'ai noté ton adresse et ton numéro de téléphone que j'ai trouvés dans ton agenda mais ne me dis pas que tu n'es pas connecté à Internet. On est en 2004, pépère, ajoute-t-il en lui tapant affectueusement sur le ventre. Compte bien que je passerai te faire une petite visite au bureau, je suis souvent libre l'après-midi. Je te laisse aussi mes coordonnées à moi, mail compris, tiens.

Sur le quai, quand arrive le TER 84560 de onze heures quarante qui le laissera à treize heures à Bellegarde d'où il reprendra après seulement vingt-cinq minutes le TGV 6572 pour Paris, arrivée gare de Lyon prévue à seize heures vingt-sept si tout va bien, Kevin Rocamadour veut embrasser le commissaire sur la bouche devant tout le monde. Wallance argue des risques de contagion pour refuser sans vexer l'autre et éviter tout scandale.

– Liberty, mon chéri, dit juste Kevin Rocamadour en le serrant dans ses bras.

Le commissaire monte dans le train, rassuré, comme si le reste de la planète était une prison et ces wagons l'air libre.

– Au revoir, dit-il au jeune homme de bon cœur une fois qu'il est installé.

– Tu as raison. Moi, je serai à Paris dès le 31 août.

Et Kevin Rocamadour d'entamer sa chanson à tue-tête, il y met tout son amour, alors que le train tarde à démarrer bruyamment :

– Ce n'est qu'un au revoir, Liberty, ce n'est qu'un au revoir.

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004

CHEZ L'OTO-RHINO, 2004

LE COLLÈGE DU CRIME, 2004

LES JAPONAIS, 2004

L'AUTEUR DE POLARS, 2005

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e
www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2005

Photo de couverture : Antonin Louchard

© P.O.L éditeur, 2013 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *Vacances merveilleuses* de Raphaël Majan a été réalisée le 15 mars 2013 par
les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782846820738)

Code Sodis : N44611 - ISBN : 9782818005507 - Numéro d'édition : 206608

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en mars 2005
par Normandie Roto Impression s.a.s.
N° d'édition : 136939
Dépôt légal : avril 2005

Imprimé en France